

# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*



N° 49

— L'urgent, n'est-ce pas,  
est de voter une loi contre la corruption —

DÉCADAIRE  
*de civilisation française et de tradition catholique*

28 octobre 1994. Prix au numéro 27 francs

❑ Dom Gérard, l'honneur de l'Eglise ❑ La Grand'peur de Philippe de Villiers ❑ Quand les maçons protègent les violeurs d'enfants ❑ Forrest Gump vu par Bonnal et Brigadier ❑ Le retour des communistes par Henri de Fersan ❑ Et l'interminable (quoique bientôt terminée) polémique entre le juvénile BEH et son vieux maître ADG



# Lettres de chez nous

## MISE AU POINT D'UN LECTEUR BELGE

Dans votre n° 46, Nicolas Bonnal fait une allusion fielleuse à "une sexualité de Lebensborn", par référence à la diffamation habituelle contre l'association de ce nom qui exista sous le IIIe Reich et qui, selon la légende, aurait favorisé la débauche sous prétexte de promouvoir la pureté de la race. Or, l'association en question était une société légalement reconnue ayant pour but principal la lutte contre le fléau de l'avortement. Ce fléau, vous ne l'ignorez pas, avait ravagé l'Allemagne pendant toute la période weimarienne. Finalement, même le "tribunal" de Nuremberg a dû déclarer innocents les responsables de l'œuvre. Mais, consciemment ou non, N. Bonnal entretient la légende... En fin du même article, l'auteur fait référence au livre de Rauschning, Hitler m'a dit. Or, cela fait dix ans que Wolfgang Hänel a démontré la supercherie de ces prétendus entretiens entre A. Hitler et Rauschning (voy. W. Hänel, Hermann Rauschnings "Gespräche mit Hitler", Eine Geschichtsfälschung, Zeitgeschichtliche Forschungstelle

Ingolstadt, 1984). Rauschning n'avait fait qu'apposer son nom sous un prétendu témoignage fabriqué de toutes pièces par une équipe d'agents du Komintern. La direction de l'entreprise appartenait au "Hongrois" Imre Révész, ami et collègue du grand patron de la désinformation spécialisée Willy Münzenberg. Depuis la publication de Hänel, plus un historien n'ose encore se servir de ce factum. Mais, là aussi, les canards continuent de voler bas. D'une façon générale, les détracteurs de l'Allemagne, qui adorent lui faire la morale, feraient mieux de nous expliquer ce fait incontestable : de toutes les armées qui participèrent au dernier conflit mondial, une seule a su respecter les femmes, toutes les autres ayant, à des degrés divers, au moins toléré, sinon encouragé, leur profanation.

P.M. (Bruxelles)

## LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE...

Il y a bien longtemps déjà que je voulais vous écrire pour vous remercier d'avoir "inventé" le Libre Journal, qui m'apporte une dose salutaire de "vitamines décennales" et qui constitue en outre une



excellente source d'information. Votre verve perspicace et drôle et celle de vos collaborateurs y éclatent et éclaboussent le borbier médiatique français, et tentent de secouer et de réveiller ces légumes (cuits) que sont, hélas, devenus la plupart de mes pauvres compatriotes... du genre navet ou rutabaga. Je me délecte avec avidité des articles et partage vos convictions, devenues rares parmi les Français auxquels est imposée, sous forme de matraquage permanent, une coupable désinformation à base d'égalitarisme, d'attitudes haineuses envers tout ce qui est vrai, beau et grand, de "droits de l'homme" et de laideur, pour ne pas dire plus. Face à ces fameux droits de l'homme, je rêve, dans notre belle France, d'une proclamation solennelle (le

15 août par exemple) des "Devoirs de l'âme", tellement plus belle et utile à notre santé physique et morale et à celle de nos enfants ; mais en verra-t-on un jour l'avènement ?

G-A. de G. (Paris)

## POUR TOUS LES GOUTS...

Depuis longtemps, je voulais vous écrire, au sujet de l'impression du Libre Journal sur papier jaune. Mes yeux de nonagénaire avaient souvent du mal à lire les articles variés et intéressants de votre publication.

Les derniers numéros me parviennent et cette fois le papier est blanc, ce qui me permet de le lire mieux.

Le défaut des publications actuelles est souvent d'avoir des caractères trop petits. Les vôtres ont changé, il y a un gros progrès que j'apprécie ; merci !

L.N. (Nieuil)

**LE LIBRE JOURNAL**  
*de la France Courtoise*

- Directeur :  
Serge de Beketch  
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs  
- Principaux associés :  
Antony, Beketch, Varlet  
- Commission paritaire :  
74 371

- Dépôt légal à parution  
- Imprimerie G.C.-Conseil  
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris  
- Directeur de publication :  
D. de Beketch  
- Ange tutélaire :  
Françoise Varlet  
ISSN : 1244-2380  
Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement  
1 an 600 Frs,  
à **SDB**,  
139 boulevard de  
Magenta 75010 Paris  
42.80.09.33

139, boulevard de Magenta  
75010 Paris  
Tél. : (1) 42.80.09.33.  
Fax : (1) 42.80.19.61.



# Editorial

## Dom Gérard, l'honneur de l'Eglise de France

**C'**est une cruelle lumière que le Révérend Père Dom Gérard, père-abbé du Barroux, vient de jeter sur la hiérarchie conciliaire de l'Eglise « en France ». En participant, personnellement, à l'opération de sauvetage qui a empêché plusieurs dizaines d'avortements à l'hôpital Michallon de Grenoble, en s'enchaînant, avec neuf autres sauveteurs, aux tables de cet abattoir humain, en se laissant arrêter et mettre en garde à vue, Dom Gérard a mis paradoxalement en évidence le silence, l'inaction et, finalement, la complicité de la plupart des évêques de notre pays face à ce génocide politiquement programmé qu'est l'avortement.

Il y a quelque chose d'un tableau de Goya dans le spectacle de ces excellences juchées sur un monceau de petits ossements blancs et qui, pour n'avoir pas à se prononcer sur cette abomination, feignent de deviser gravement des sujets à la mode : l'exclusion, l'injustice, l'indifférence « à autrui », comme ils disent.

Comme s'il y avait pire exclusion que celle qui prive un être humain du droit à la vie.

Comme s'il y avait plus terrible injustice que celle qui condamne à mort l'innocent absolu qu'est l'enfant à naître.

Comme s'il y avait plus odieuse « indifférence à autrui » que de laisser, sans rien leur proposer d'autre, des milliers de femmes se résoudre à cette atroce automutilation qu'est une « interruption volontaire de grossesse ».

Il ne se passe pas de jour sans qu'un évêque, quelque part en France, salue la mémoire des victimes du génocide des juifs, voire même batte sa coulpe sur la poitrine de l'Eglise Universelle pour cette tragédie vieille d'un demi-siècle.

Mais, quand il s'agit d'une tuerie chaque jour renouvelée, depuis dix ans, et qui, en Europe, a d'ores et déjà tué plus que les camps de la mort, c'est le silence des tombeaux qui règne.

A ce jour, un seul — et avec quelles précautions ! et avec quelles réserves ! — avait osé défendre les sauveteurs : Feu Mgr Decourtray.

Les autres, tous les autres, se taisent.

Grâce à Dom Gérard, qui est l'honneur de l'Eglise de France, ils ne pourront plus, à présent, dissimuler que leur silence, qui vaut approbation, est celui de la complicité.

*S de B*





## DANGER



Fait divers français : Aït Maadi, bijoutier français, boulevard Magenta à Paris (France), a abattu Abdel Baki Oldid, citoyen français habitant Montreuil (France) qui venait de cambrioler son magasin revolver au poing. La chose s'est produite en pleine rue, dans un quartier à fort pourcentage d'hôtes étrangers qui sont de plus en plus souvent victimes de ces règlements de comptes entre Français.

## INQUIETUDE



Les connaisseurs des mécanismes aberrants du véritable monstre administratif qu'est l'URSSAF tremblent déjà à l'idée des abus de pouvoir, poursuites, saisies et autres exactions que va entraîner l'introduction du "chèque-service" censé permettre l'embauche facile et sans paperasse d'employés par des particuliers. Un exemple : aujourd'hui, l'URSSAF exige systématiquement le paiement pour 94 des charges versées pour les salaires payés en 93. Même si les emplois ont été supprimés depuis.

## VENGEANCE !



Les vengeurs viennent de dégoter un "criminel de guerre nazi". Réfugié depuis un demi-siècle, il est menuisier en retraite. Son âge : 83 ans. Son nom : Siméon Serafimovic. Comme disait l'autre : "On a beau dire, on a beau faire, plus on ira et moins il y aura de gens qui ont connu Napoléon."

## MANIPULATION



Dans "Le Point", les simulations de votes au présidentielles avancées par IFOP donnent systématiquement à Jean-Marie Le Pen des scores inférieurs de moitié et même des deux tiers à tous les

# Nouvelles d

## Ce qui fait peur à Philippe de Villiers

La démission de Philippe de Villiers de son mandat de député à l'Assemblée nationale ne s'explique pas seulement par la loi sur le cumul des mandats.

Contrairement à ce qu'il affirme, ce n'est pas "pour mener le combat à Bruxelles et à Strasbourg" que le président du Conseil général de Vendée a abandonné son siège au Palais Bourbon.

C'est parce qu'il a peur et qu'il espère que son éloignement de Paris et de ses miasmes détournera de lui, pour un temps au moins, les projecteurs de la police de la pensée.

Ce sentiment est d'ailleurs si puissant qu'il n'est pas du tout exclu que Philippe de Villiers renonce finalement à se présenter à l'élection présidentielle comme il en avait pourtant la ferme intention.

*Le maintien excellent des résultats du Front national réduisait à néant les calculs de Pasqua*

Philippe de Villiers a été, en effet, littéralement stupéfait par la violence haineuse de la campagne ouverte contre lui non seulement par la gauche, mais aussi et surtout par la droite.

Il aurait dû lire le "Libre Journal" qui annonçait cette campagne (sans grand mérite, d'ailleurs) dès le

mois de juin dernier.

A l'époque, les 12,35 % de suffrages obtenus par la liste "L'Autre Europe" aux élections européennes avait mis l'élu vendéen sur orbite.

Mais le maintien excellent des résultats du Front national réduisait à néant les calculs de Pasqua qui avait suscité l'opération Villiers dans l'espoir de briser la droite nationale.

En outre, la gauche ne pouvait pas pardonner à ce nouveau venu d'avoir fait doubler la représentativité de la France réelle en donnant à ceux qui n'avaient pas le courage de rejoindre Le Pen l'occasion d'exprimer leurs idées.

C'est alors que la décision fut prise de briser Villiers par tous les moyens.

Le député de Vendée, aussitôt décrété suspect de "populisme" et accusé d'être "pétainiste, tenant de l'ordre moral et de la restauration nationale" et donc "plus dangereux que Le Pen" par l'organe de la police de la pensée qu'était "Globe", devait donc s'attendre à une double offensive. Sa brutalité et sa violence l'ont pris de court.

Le résultat, on l'a vu dimanche, avec l'"Heure de vérité", en découvrant un Villiers pathétique à force de maladresse. De cette maladresse que donne la peur.

Car c'est face à un véritable commando de la police de la pensée lui faisant subir non pas une interview mais un interro-

gatoire en forme de passage à tabac que le président du *Combat pour les Valeurs* s'est retrouvé.

Et ce qui l'a visiblement déstabilisé, c'est l'agressivité d'Alain Duhamel et de Christine Clerc, qu'il croyait "de son monde" et qui l'ont étrillé, rejetant avec morgue ses tentatives de conciliation, ses compliments appuyés et ses sourires de connivence pour le soumettre au petit jeu connu du harcèlement : "Répondez", "Ce n'est pas la question que je vous ai posée", "Vous ne répondez pas à ma question", etc.

*La gauche, en effet, le hait parce qu'il n'hésite pas à dire son amour pour la France*

On retrouvait exactement l'ambiance des "heures de vérité" consacrées à Jean-Marie Le Pen.

Mais ce qui, avec le président du Front national, ressemblait à une arène de corrida, prenait avec Philippe de Villiers les allures d'un abattoir municipal.

C'est que le Vendéen manque encore de l'entraînement et de la résistance qui lui permettraient d'affronter sereinement cette pénible évidence : il est désormais un ennemi plus redoutable pour la droite molle que pour la gauche.

La gauche, en effet, le hait parce qu'il n'hésite





# u Marigot

pas à dire son amour pour la France et à défendre, parfois non sans crânerie, il faut le dire, la Tradition. Mais la gauche le ménage, au fond, parce qu'elle voit en lui un possible diviseur dont la candidature à la présidentielle priverait Balladur d'une partie non négligeable de son électorat naturel.

Dans la majorité, en revanche, la haine est sans partage. Parce que Villiers représente un danger pour toute la boutique. Parce qu'il est la démonstration vivante d'un faux calcul politique calamiteux qui a privé la fausse droite de l'appoint jusque-là résigné de la "majorité silencieuse". Et surtout parce qu'il pose à l'incorruptible, faisant ainsi ressortir, par contraste, la corruption de son milieu d'origine.

*... Sauf à négliger  
cette évidence  
que  
"tout royaume  
divisé  
contre lui-même  
périra"*

C'est d'ailleurs significativement Longuet qui a été le plus violent avec son vieux camarade Villiers, l'accusant d' "avoir toujours été Le Peniste". Propos repris, sur le ton du procureur Vichynski, lors de l' "Heure de vérité".

A cela, Villiers aurait pu répondre tout simplement en rappelant ses origines, en soulignant son appartenance déjà ancienne au PR, en mettant en avant les résultats des européennes qui montrent qu'à l'évidence l'électorat du Front national et celui du

Combat pour les Valeurs ne se recoupent que sur des franges étroites. Il aurait pu ajouter que son engagement personnel démontre qu'il n'est pas Le Peniste, sauf à négliger cette évidence que "tout royaume divisé contre lui-même périra".

Mais il n'a eu ni le sens politique, ni le courage, ni la sérénité nécessaires pour faire ces réponses.

Déboussolé par les attaques, il s'est comporté comme un chien de chasse qui, affolé par le fouet des piqueurs, mord ses compagnons de meute.

Espérant sans doute se concilier les bonnes grâces de ses ennemis, il a entonné avec eux le vieux refrain sur le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie supposés de Le Pen.

En l'entendant ainsi sur-encherir sur les calomnies de ceux qui venaient de le passer à tabac, en le voyant prendre le parti de ses ennemis pour abattre un adversaire, on songeait à l'étrange réaction d'un des otages des tueurs de Vincennes qui, pour sauver sa vie, fit croire aux deux tueurs membres du "SCALP" qu'il était lui-même un truand récemment libéré de prison.

Ce qui fit dire à Aubry : "T'es comme nous, alors t'as rien à craindre". Et, de fait, l'otage sauva sa peau.

Mais ce stratagème ne permettra pas à Villiers de s'en tirer.

Ce n'est pas en accusant Le Pen de racisme, d'antisémitisme et de xénophobie qu'il se lavera de ces mêmes accusations portées contre son mouve-

ment. C'est au contraire en expliquant, posément, clairement, que le racisme n'est pas français et que, donc, le Français ne peut pas être raciste. En répétant que l'antisémitisme n'a rien à voir avec un mouvement de défense naturel contre l'arrogance haineuse du petit gang médiatique qui s'est érigé en ce qu'Annie Kriegel appelle "l'insupportable police juive de la pensée".

*La peur  
a fait  
commettre  
à Philippe  
de Villiers  
une lâcheté,  
une vilenie et,  
très probablement,  
une colossale  
erreur politique*

Qu'enfin la xénophobie n'a rien de commun avec le service de la France et le combat, juste et normal, contre les partis de l'Etranger qui ruinent la France depuis trop longtemps.


Toutes ces réponses auraient honoré Villiers. Elles auraient consolidé son image dans l'opinion. Au contraire, son piteux ralliement aux mots d'ordre du gang politico-médiatique l'a déshonoré aux yeux mêmes de ses supporters et il a rendu sinon impossible du moins très improbable avant longtemps toute possibilité d'action commune.

La peur a fait commettre à Philippe de Villiers une lâcheté, une vilenie et, très probablement, une colossale erreur politique dont les conséquences n'ont pas fini de se faire sentir. □


autres instituts de sondage. Dans le même hebdo, les "experts" appelés à "noter" les candidats classent évidemment Le Pen en dernier avec une note égale, à la deuxième décimale près (!), à celle du candidat communiste.

Ce qui s'appelle prendre ses lecteurs pour des imbéciles.


## FAISEUR

 "J'ai fait Stirn et j'ai fait Barzach." Il paraît que c'est ce que Chirac répète ces temps-ci. Il espère que ça va lui attirer des voix ?


## BIAISÉ

 L'entourage de Giscard est formel : dans l'hypothèse d'un duel Chirac/Delors ou Balladur/Delors au deuxième tour, VGE appellera à voter pour "le candidat le plus européen".


## BEN VOYONS !

 Accusé (entre autres) d'avoir usé et abusé du prêt (gratuit mais intéressé) d'un avion appartenant à une société aéronautique de Grenoble, Carignon proteste : "De 1986 à 1988, j'étais ministre. Je n'avais pas besoin d'un avion privé." Tout commentaire serait superfétatoire.

## BEN VOYONS ! (BIS)

 Le drame n'est évidemment pas la corruption généralisée de la classe politique mais l'impression de "tous pourris" qui se dégage des "affaires". C'est la thèse de Jean-François Kahn, dans "L'Événement du jeudi" agonisant, qui explique carrément que l'antiparlementarisme relève de l'antisémitisme. On n'aurait pas osé.

## BEN VOYONS ! (TER)

 De son côté, Guy Sorman compare l'attitude des juges au nettoyage de l'ex-Yougo-





slavie par les Serbes en dénonçant l' "épuration sociale".

La solution, ça serait de leur appliquer la loi Gayssot, à ces juges.

#### CLOWN



Pasqua observe les affaires avec le sang-froid des

vieilles troupes : "En cas de crise des institutions républicaines, je serai le seul recours", pronostique-t-il carrément.

Domage que Zavatta se soit suicidé, on aurait eu le choix, au moins.

#### LECTEUR



"Tout ça, on le savait depuis un numéro du "Crapouillot" terrible, il y a dix ans."

C'est Michel Polac qui consent cet aveu à propos des prétendues révélations sur le passé de Mitterrand. Précision : Il y a dix ans, Polac animait "Droit de Réponse" sur TF1 où il n'a jamais fait la moindre allusion au "Crapouillot".

#### MACHINE A PERDRE



Chirac accuse Canal Plus d'être passé dans le camp

Balladur. La marionnette du Premier ministre étant, avec son calme imperturbable, nettement plus "positive" que celle du maire de Paris qui évoque un ressort à boudin monté sur pile électrique. Circonstance aggravante : c'est Sarkozy qui a soufflé aux "Guignols" le surnom de "Machine à perdre" dont la marionnette de Chirac est affublée.

#### COMPARAISON



Dans le "Fig Mag", à propos du foulard islamique : "Après tout, me disais-je, porter un foulard n'est pas bien méchant. Adolescente, n'en portais-je pas un sur mon Solex ?" C'est signé Christine Clerc, analyste politique.

# Autres Nouvelles

## La mort de Pierre Durand

Pierre Durand est mort brusquement, à soixante et un ans, samedi 22 octobre dans l'après-midi, à l'hôpital Laënnec où il avait été transporté quelques jours plus tôt, victime d'un ulcère perforant.

Peu d'hommes auront été, autant que Pierre, mêlés à la vie de la droite nationale dans la France de ce demi-siècle.

Marié à Marie-France de Brem, sœur de Jean de Brem qui fut un héros lumineux du combat pour l'Algérie française, Pierre Durand, étudiant monté à Paris depuis le pays de Maurras, fonda les "Jeunes indépendants de Paris" avec le journaliste écrivain Jean Bourdier et Alain Jamet, aujourd'hui président du groupe FN

au Conseil régional de Languedoc-Roussillon.

Toute sa vie, il aura été l'ami de Jean-Marie Le Pen. Il se tenait à ses côtés à la corpo de droit, il était encore là lorsque Le Pen créa la SERP, société d'édition de disques historiques, puis à la fondation du Front national en 1972.

Le  
"plus vieux  
compagnon  
politique  
de Jean-Marie  
Le Pen"

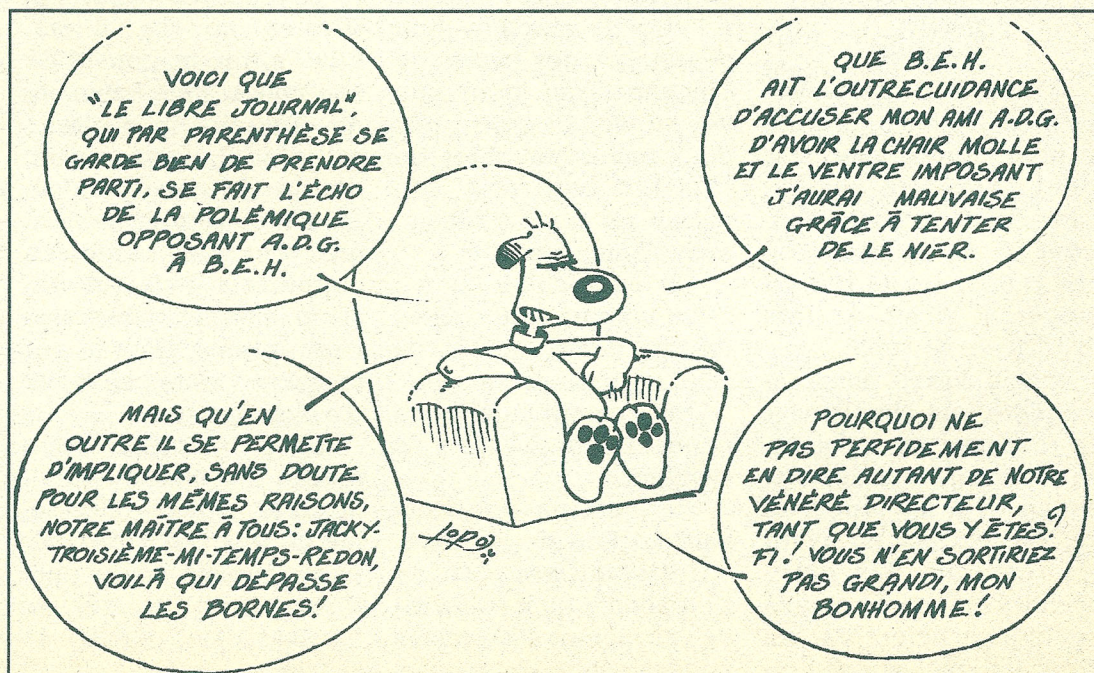
Par la suite, c'est Pierre Durand encore qui lança et dirigea le "National", premier journal du FN, puis, avec Jean Madiran, Bernard Antony et François Brigneau, le premier quotidien national de

l'après-guerre : "Présent".

Enfin, il venait d'apporter son concours, discret mais efficace, à la naissance du "Français", quotidien lancé par Bruno Mégret.

Conseiller régional d'Ile-de-France où il assurait la vice-présidence du Groupe FN, directeur administratif de "Présent", secrétaire national aux Dom-Tom, membre du bureau politique du Front national, Pierre Durand n'était vraiment attaché qu'à un titre : celui de "plus vieux compagnon politique de Jean-Marie Le Pen" qu'il aimait à faire figurer dans ses notices biographiques.

Que son épouse et sa fille trouvent ici l'assurance de l'amitié et de l'affection de toute l'équipe du "Libre Journal". □





## L'anti révisionnisme revisité

**A** lors que les milliers d'années antérieures à 1942 et le demi-siècle postérieur à 1944 peuvent, du moins en principe, recevoir toutes les interprétations qu'on voudra, l'histoire des seules années 1942-1943-1944 est, depuis le 13 juillet 1990, placée sous la haute surveillance des autorités religieuses, politiques, judiciaires et médiatiques de notre pays et tout historien ou chercheur qui déroge à la version officielle "politiquement correcte" se voit lourdement condamné. Cette date est celle de la promulgation de la loi Fabius-Gayssot, loi qui institue notamment le délit de révisionnisme historique en interdisant la contestation des "crimes contre l'humanité" tels que définis à Nuremberg.

Les nombreuses et lourdes condamnations prononcées depuis quatre ans au titre de la loi Fabius-Gayssot sont occultées par la presse conformiste et restent pour la plupart ignorées du public et même du milieu judiciaire. Or, cet-

te presse, durant ces derniers mois, s'est fait l'écho de la préparation, par Patrick Gaubert, chargé de mission du ministre de l'Intérieur pour la lutte contre le racisme et l'antisémitisme, d'un nouveau texte destiné à être soumis au Parlement d'ici à la fin de l'année. Les dispositions de ce texte ont pour objectif de renforcer celles de la loi Fabius-Gayssot en accentuant les peines d'amende et de prison et, surtout, en prévoyant la détention provisoire en matière de délit d'opinion.

Il devenait donc indispensable de se livrer à une étude rigoureuse de cette loi et de ses applications. Maître Eric Delcroix, avocat au barreau de Paris, réunissait toutes les compétences du juriste et du praticien pour élaborer une telle étude. Il nous la livre aujourd'hui dans son ouvrage : "La Police de la pensée contre le révisionnisme / Du jugement de Nuremberg à la loi Fabius-Gayssot."

Le livre de Maître Delcroix n'est ni un réquisitoire ni un pamphlet

contre les pouvoirs politique et judiciaire mais une sorte de cri d'alarme lancé aux hommes épris de liberté face à la mise en place de dispositions de plus en plus coercitives. Très documenté, l'ouvrage est de lecture facile ; il est didactique et fournit au lecteur de nombreux arguments qui lui permettront non seulement de mesurer l'étendue de cette répression mais aussi de s'armer pour dénoncer le totalitarisme accentué de la prochaine loi Pasqua-Gaubert.

A l'historien, au sociologue, à l'homme politique, au magistrat, à l'avocat et, plus simplement, au citoyen, Me Delcroix apporte des réflexions et des informations sur le fonctionnement de notre société et sur les droits des personnes. S'interrogeant sur la

véritable nature du nouveau dogme légal, il redoute que celui-ci n'annonce le crépuscule du droit. □

(Diffusion : RHR,  
BP 122, 92704 Colombes  
Cedex, 128 p., 90 F.)

## Tricheurs

**L**e samedi 15 octobre 1994, 2 000 communistes et apparentés du Nord et du Pas-de-Calais sont partis en excursion aux Pays-Bas (40 cars : qui a payé ?). Ils voulaient manifester contre la drogue avec drapeaux rouges et banderoles ornées de la faucille et du marteau. Mais ils se

sont trompés de ville : la capitale de la drogue étant Amsterdam et non Rotterdam. Il est vrai qu'à Amsterdam ils risquaient quelques bains forcés.

A Rotterdam, ils voulaient surtout perturber le trafic du port — qui travaille 24 heures sur 24 tous les jours...

Mais ils étaient atten-

dus par la police néerlandaise dès la frontière et, à Rotterdam, ils ont dû suivre les quatre "Cavaliers de l'Apocalypse" (en fait, quatre gendarmes à cheval).

Ignorés de presque tous, à part un ou deux badauds, ils sont retournés penauds à leur car, sans ravitaillement, même pas un Gouda ! □

## CONFRATERNEL



Dans son premier numéro, le nouveau quotidien lan-

cé par Bruno Mégret et son équipe rend hommage à Pierre Durand, "directeur de presse".

Mais pas directeur de "Présent".

## EVENTAIL



Cette précaution n'empêche pas "Le Monde" de rejeter le nouveau quotidien "à l'extrême droite". Et pourtant, si l'un des actionnaires majoritaires, le publicitaire Patrice-Henri Duchêne est un ancien du Centre des démocrates sociaux de Lecanuet et Stasi, le directeur de la réaction est un élu du Front National, le documentaliste, Nicolas Tandler, est l'ancien rédacteur en chef de la très gaulliste "Lettre de la Nation", et l'un des pigistes est un ancien collaborateur de Jean-Pierre Pierre-Bloch. En somme, seuls les "cathos" sont interdits de séjour.

## CHIFFRES



Les rumeurs sur ce nouveau quotidien avaient annoncé successivement que ses promoteurs disposaient de huit millions, puis trois, puis deux. En fait, la Carnix S.A qui le publie annonce un capital d'un million et demi, qui devrait, assure-t-on, être doublé dans les semaines à venir.

## DECES



Le "Quotidien de Paris" est bel et bien mort : il vient, deux mois après son dépôt provisoire de bilan, d'être mis en liquidation judiciaire avec quatre-vingt-un millions de passif.

## BONNE NOUVELLE



En froid depuis près de dix ans, les deux plus grandes plumes de la droite nationale sont réconciliées : Jean Madi-







ran, directeur de "Présent", et François Brigneau, éditorialiste de "National Hebdo", ont scellé cet événement autour d'une bonne table.

En attendant le retour du "Léopard des mers" dans les colonnes de "Présent"?


#### BOUTIQUE

 Stéphane Denis dont la revue de presse matinale sur Europe 1 écrabouille le sinistre Levaï sur France-Inter a, en pleine grève des "journalistes-de-la-radio-du-service-public", drôlement donné rendez-vous pour le lendemain aux "auditeurs de France-Inter". Dix minutes plus tard, Levaï, pendu au téléphone, écumait littéralement et menaçait de porter plainte pour "concurrence déloyale". Il tient un petit commerce alors ?

#### NEGOCIATION

 "L'Excrément du jeudi" rapporte un "entretien" entre Tapie et Le Pen : Tapie téléphone lui-même à Jean-Marie Le Pen dans sa voiture.  
- Bonjour, ici Tapie, je vous appelle pour que vous acceptiez un débat public avec moi.  
- Non, il n'en est pas question, vous ne représentez rien.  
Titre de l'Excrément : "négociations avec Le Pen".  
A part ça, il ne vous prennent pas pour des imbéciles.

#### REBELLE ?

 Séguin publie ses discours politiques. Visiblement, il se prend pour Clemenceau, qu'il cite à longueur de colonnes. Mais quand on, lui demande qui est son modèle, il évoque l'Abbé Grégoire, vieille canaille maçonnique poussée sur le fumier de la Révolution. Un homme de progrès, en somme.

# Autres Nouvelles

## Les « frères » ont-ils protégé les violeurs d'enfants ?

P our la deuxième fois en deux ans, un enseignant du primaire vient d'être inculpé de violences sexuelles sur mineurs et écroué.

Pour la deuxième fois, on découvre que la hiérarchie, parfaitement informée des perversions de ce fonctionnaire, n'a pas hésité à le couvrir pendant plusieurs années, allant jusqu'à prendre sa défense contre les parents d'élèves qui l'accusaient.

Cette incroyable histoire a trouvé son terme voilà quinze jours dans le IXe arrondissement de Paris avec l'arrestation du directeur de l'école primaire de la rue Milton sur plainte de quatre adolescents qui, après avoir été victimes de ses agissements, avaient attendu de quitter l'école pour oser tout raconter à leurs parents. L'enquête a établi que ce criminel de cinquante-trois ans était

connu pour ses tendances depuis plus de vingt ans. Après avoir débuté en France, il avait été "éloigné" au Maroc, puis au Qatar, à des postes de "coopération" d'où il avait été deux fois chassé à la demande des autorités locales.

A chaque fois, pourtant, ce fonctionnaire français était réintégré par son administration dans un poste hiérarchiquement supérieur. Instituteur, puis maître formateur, il était finalement devenu directeur de l'école primaire Saint-Mery d'où une pétition de parents d'élèves l'avait chassé à la suite de son comportement avec les enfants lors des heures de piscine scolaire. Comme d'habitude, l'administration de l'Education nationale l'avait alors promu au poste de directeur de l'Ecole de la rue Milton où est assurée la formation de maîtres stagiaires.

C'est là que la police l'a arrêté, sur plainte, le 14 octobre dernier.

C'est la deuxième fois en quelques mois que pareil scandale se produit. Voilà peu, en effet, Guy Provaux, instituteur depuis plus de trente ans, a été condamné à quinze ans de réclusion criminelle pour le viol d'une quinzaine d'écoliers. Le directeur de l'école où il sévissait, l'inspecteur départemental et l'inspecteur d'académie, informés des faits, n'avaient pas bougé pour "ne pas porter atteinte à l'école publique".

Certains fonctionnaires de l'Education nationale, scandalisés par ces affaires, ont expliqué aux enquêteurs que les deux détraqués appartenaient aux réseaux maçonniques tout-puissants dans leur administration, ce qui explique les hautes protections dont ils ont si longtemps bénéficié. □

### ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL »

France

1 an (34 numéros).....F 600

Etranger en CEE

1 an (34 numéros).....F 700

Etranger hors CEE et Dom Tom

1 an (34 numéros).....F 870 (taxe aérienne incluse)

#### Abonnement de soutien

1 an (34 numéros) à votre convenance au-dessus du prix normal

#### Réabonnement

1 an (34 numéros) réduction de F 100

sur les prix ci-dessus, accordée à ceux qui ont souscrit leur abonnement en 1993, année de création du « Libre Journal »





# De guerre lasse

par Nicolas Bonnal  
*Guy Debord et Forrest Gump*

**L**es critiques les plus originales de notre société sont venues depuis la guerre de la gauche marxiste et anticommuniste, laquelle était bien placée pour juger du "progrès" qu'elle appelait jadis de ses vœux et comprendre les mutations du capitalisme magique.

C'est surtout Guy Debord, qui a clairement défini notre société : "Le règne autocratique de l'économie marchande est arrivé à un degré de souveraineté illimité", écrit-il dans ses "Commentaires sur la société du spectacle". Dans notre société, ce n'est plus un groupe d'individus dans le cadre d'une conspiration d'élite, sûre de soi et dominatrice, mais la marchandise elle-même. Pour du pétrole ou des diamants, "on" détruira ainsi un état ou une région ; pour vendre une arme,

"on" déclenchera des guerres ; pour vendre une boisson, "on" inventera un sport planétaire ; pour unifier un grand marché, "on" mettra à feu et à sang un continent tout entier, le "on" important moins que la marchandise qui est la "finalité" du système.

Debord a compris que notre société, en tant qu'usurpateur, "veut faire oublier qu'elle vient d'arriver au pouvoir". Elle anéantit, par l'américanisation et une évolution technologique qui la dépassent, la mémoire des peuples, conduits vers une même aliénation.

L'histoire reconnaît trois dates : 1789, 1945 et "aujourd'hui", qui recommence demain dans le cadre d'un présent perpétuel. L'usurpation est encore rendue possible par l'utilisation et la manipulation des

forces hostiles à la démocratie "qui ne veut plus être jugée sur ses résultats, mais sur ses ennemis". Pour ce faire, aussi, elle va contrôler et séduire grâce à la magie médiatique qui projette un peu partout l'image de la Bête, celle qui opère de grands signes et devant laquelle tous les hommes se prosternent.

Je voudrais évoquer à ce propos le film *"Forrest Gump"*, grand succès de l'année, décrivant la vie d'un débile léger qui réussit tout ce qu'il entreprend dans le domaine militaire, sportif, financier ou médiatique. Gump est présenté à chaque président des Etats-Unis devant qui il commet une obscénité.

Un truquage vidéo rend crédible chaque scène, prouvant que nous sommes rentrés dans un univers virtuel. On sait qu'un Américain regarde

six heures par jour la télévision, s'il parle deux minutes (cent vingt secondes, donc) à son épouse. La télévision retrace l'épopée gumpienne, année par année, montrant que c'est de l'autre côté de l'écran, là où il y a les caméras, que la chose se passe.

Le film célèbre les Noirs (de préférence obèses, pauvres et ignares), les porteurs de virus, le féminisme et surtout la marchandise. Gump inspire les créateurs d'Apple ou de Nike. Un épisode sinistre permet de citer la navette spatiale. Et Gump vante les mérites d'une marque de raquettes de ping-pong, une marque de boissons, une marque de pays, qu'on appelle les Etats-Unis d'Amérique. Et dont la mission, en cette fin de cycle, est de rendre tout identique pour un usage satanique. □

## *L'étiquette du "Libre Journal"* *parle, que dit-elle ?*

Eh bien voici :

① ② ③ ④

03945- LIBRE JNAL - 00062/00039

Mlle France DABORD 5  
27, avenue Charles Maurras  
01868 OZONS

⑤

\*1 - Votre numéro d'abonné sur le fichier du routeur

\*2 - Le nom du fichier, ici "Le Libre Journal" Il y en a

d'autres :

- ROTI  
- SERPETTE  
- COUP  
- NOUVEAU  
- ETC

\*3 - Votre abonnement se termine

avec le n° .....  
(exemple : 62)

\*4 - n° du journal qui vous est envoyé (ici n° 39)

\*5 - Vos nom et adresse





## Sous mon béret

### Le système

**L**es Pyrénées s'embrasaient dans les derniers feux de l'automne attisés par le vent du sud qui portait aux fonds des vallées basques la nouvelle ahurissante : le capitaine Thon était devenu riche ! En quelques mois, il avait rejoint dans le "Nouvel Economiste" le club fermé des plus grandes fortunes, côtoyant les seigneurs de la cosmétologie et du pneumatique, de l'informatique et du bâtiment. Son système, d'une simplicité inouïe, avait sidéré les observateurs de la finance. Dans un premier temps, il avait pris possession d'un territoire perdu dans le pays du Quint, mal défini sur les cartes officielles, et n'étant donc ni espagnol, ni français. Il l'intitula "La capitainerie Thonienne", étonnant nom de pays à 2 000 mètres d'altitude. Dans un deuxième temps, il créa une société d'Import-Export qui déclara ne faire des bénéfices que dans l'heure qui disparaît chaque année lors du changement, baptisée par le génial Riton "l'heure creuse". Les millions s'accumulèrent bientôt sur sa propre banque qui lamina rapidement les concurrences pourtant redoutables de Léon et Michel Inchauspé. Le fisc s'en mêla. Thon plaida l'incompétence des différents tribunaux pour inexistance du temps et de l'espace. Les juges eurent des migraines terribles. L'arrivée du héros dans sa Juva IV, avec ses bandes molletières et son béret noir de la fabrique Beighau, tournait pour eux au cauchemar. La presse du monde entier se serrait sur les marches du palais où il y a une tant belle fille, dans le crépitements hargneux des flashes et le ronron des caméras. Depuis, le vin est enfin devenu bon dans la cave d'Oloron. La glace sur la cheminée renvoie l'image d'un homme radieux qui mange les palombes offertes par les sujets empressés que sont devenus Fredo et le Sergent. Dame Bibiche tricote près du chat. Au-dessus de Valcarlos, les premiers flocons saupoudrent la "Capitainerie" où luisent les écrans d'ordinateurs qui suivent le cours des choses.

Joseph Grec

# Stratégies

par Henri de Fersan

## Communistes : analyse de leur retour

**L**e résultat des dernières élections législatives en Allemagne traduit un phénomène que l'on ne doit pas négliger : le retour des communistes sur la scène politique en ex-Europe occupée. Quels sont l'état des lieux, les raisons et les perspectives de ce retour ?

Les communistes sont au gouvernement en Hongrie (Gyula Horn), en Lituanie (Algirdas Brazauskas), en Roumanie (Ion Iliescu), en Pologne et sont en passe d'y revenir en Bulgarie.

Ils sont en seconde position en Slovaquie et ont envoyé près de 30 députés au Bundestag, sans parler de la Yougoslavie de Milosevic et de la Russie où le danger n'est pas écarté, même si Eichelstein, ci-devant Jirinovski, semble en perte de vitesse.

Les raisons d'un tel retour sont multiples.

La première est la non-épuration : mis à part en Tchéquie et, à un degré moindre, en ex-RDA, il n'y a pas eu de déboulchevisation. Les anciens apparatchiks et collaborateurs du régime ont gardé leur droit de vote, les partis communistes ou néo-communistes n'ont pas été interdits. Les lois juridiques, qui avaient empêché la

résurgence du nazisme en Allemagne qui aurait sans doute eu lieu le plus démocratiquement du monde en 1948, n'ont pas été appliquées pour les communistes. Le résultat ne se fait pas attendre : ceci est particulièrement valable en Roumanie où Iliescu s'appuie sur quatre partis staliniens pour gouverner...

La seconde rejoint la première : le non-effort de mémoire. Les crimes commis par l'idéologie communiste sont ignorés, camouflés. Parmi les électeurs du SED allemands, combien ont entendu parler du massacre de Totenwald ?

Combien savent, à l'Est comme à l'Ouest, que les anciens collaborateurs de Ceausescu ont tous été libérés ?

L'Ouest porte une lourde part de responsabilité car lui aussi se montre fort pressé d'enterrer les crimes communistes, c'est le moins que l'on puisse dire, alors qu'il investit massivement dans les médias des nations d'Europe centrale. Les raisons en sont multiples, mais les deux principales sont la haine antichrétienne et le fait que l'intellocratie de l'Ouest soit gangrenée par les collabos de Moscou.

La dernière raison

est due à la démagogie des communistes : principaux responsables de la ruine de leur pays, ils sont parvenus, grâce à des campagnes de presse plus que favorables dans les médias de l'Ouest, à persuader leurs électeurs que tous leurs malheurs venaient des réformes économiques. Celles-ci, aussi douloureuses qu'elles soient, sont pourtant nécessaires.

Si elles provoquent des effets secondaires importants et désagréables, la faute en est au marxisme qui a tué toute espèce d'initiative individuelle et laissé en héritage des économies industrielles improductives, obsolètes et aux effectifs pléthoriques.

Il leur est donc facile de mobiliser les frustrations et de les encadrer avec l'aide des anciens responsables marxistes voulant retrouver leurs privilèges.

Le retour du communisme doit être traité avec sang-froid et vigilance : c'est là que l'effort de mémoire serait nécessaire, et non contre un prétendu néonazisme qui ne se traduit nulle part dans les urnes ; mais cet effort ne sera pas accompli pour la simple raison que certains, à l'Ouest comme à l'Est, ont trop peur qu'on leur demande des comptes... □





# Le bloc note de B.E.H.

*Ça n'a pas manqué ! A peine parue la chronique de notre ami Bernard-Evi Henry dans le n° 48 qui accablait l'australopithèque Ramidus au profit de Lucy, australopithèque afarencis, qu'ADG nous envoyait par porteur canaque de Nouméa, où il réside actuellement, une lettre que seuls les souvenirs d'agapes à « La Tour de Montlhéry » ou chez « Le Père tranquille » nous incitent à publier. Quoi qu'il en soit, le choc de ces deux érudites intelligences reste fascinant.*

« M on sieur le directeur et cher ami, Aux antipodes où je cours le cerf et l'agouti m'est néanmoins parvenu votre numéro 48 où votre jeune collaborateur BEH (un garçon qui ne s'est pas fait tout seul) prétend se mêler d'anthropologie, un domaine où il est manifestement aussi à l'aise qu'un kangourou dans un fraisier. Relatant la découverte en Ethiopie par M. Gen Suwa (et non pas Aramis qui est le nom du village) d'une dent d'australopithèque (signalons-lui charitablement que ce mot ne désigne pas un natif de Perth ou de Darwin - quoique... - mais un hominidé originaire des régions AUSTRALES de l'Afrique), il a cru bon d'ironiser sur le propriétaire de cette ratte qu'il qualifie un peu vivement de « grisâtre » comme si Adam n'avait pas déjà inventé sa fameuse brosse et de mettre en doute l'antériorité du sympathique Ramidus sur la peu reluisante Lucy.

Ayant été chargé par M. Gen Suwa des intérêts de M. Ramidus, je vous prie donc de faire

## CONTROVERSE À BOIRE

— Lettre  
des antipodes  
— Réponse  
très consécutive  
de notre  
collaborateur  
— Onésime  
Fulgor, le retour.

savoir à votre collaborateur que Lucy n'est rien qu'une salope et que mon client cesse dès aujourd'hui de lui verser la pension et le bol alimentaires dont un tribunal de la préhistoire mal inspiré le contraignait à s'acquitter (avec rappel des dernières centaines de milliers d'années). M. Ramidus ne répondra évidemment plus des dettes que madame Lucy pourrait contracter en falbalas et autres atours afin de séduire des paléontologues prompts à se laisser abuser. Enfin, il exige la restitution de sa dent, laquelle, contrairement à ce que M. BEH a tenté de laisser accroire pour le mieux déconsidérer, il n'avait pas cachée sous son oreiller dans l'attente d'une hypothétique souris, mais enlevée avant de manger une gigue de brontosau-  
re sur le bord de l'Awash, un pro-

blème à pivot que vous connaissez bien, M. le directeur et cher ami ».

### Réponse de BEH

Le procédé n'est pas élégant qui consiste à écrire à mon ami et directeur SDB pour me dénoncer à propos de quelques erreurs vénielles et ironiser sur sa denture. Accabler une vieille dame abandonnée par un goujat de 1,2 million d'années son aîné ne relève pas non plus de la galanterie la plus élémentaire, d'autant que, si nos renseignements sont exacts, le sieur Ramidus vivrait en concubinage notoire avec mademoiselle Marcelle P. qui, avec ses 2,8 millions d'années, fait évidemment la pige à Lucy. Mais Marcelle prendra de l'âge, elle aussi, et qui sait si, un jour, elle ne sera pas jetée comme une vieille massue par son séducteur qui, pitieux, regagnera la grotte familiale, afin de regoûter à la daube de ptérodactyle dominicale...

Cela étant dit, nous n'en démor-  
dons pas : s'il n'y a qu'un cheveu sur la tête à Mathieu, n'y a qu'une dent dans la mâchoire à Ramidus et rien ne l'autorise à mépriser les autres australopithèques du haut de ses prétendus 4,4 millions d'années tout terrain. Demain verra peut-être la découverte d'Onésime Fulgor, un gaillard de 5,7 millions d'années qui se repose actuellement à la base de la roche de Solutré et que son passé vichyssois n'incline guère à se montrer pour l'instant, du moins tant qu'Elkabbach sera à la tête des chaînes publiques. N'en disons pas plus, laissons les morts enterrer les morts, les vieux lézarder à Nouméa et, pour paraphraser le grand Antoine Vialatte...

*...C'est ainsi que le chaînon  
ne sera plus manquant.*



# Dieu ou César

par Jacques Houbart

## Retour de flamme

**O**n vient d'apprendre que Michel Polac, qui fut, à la télé, pendant des années le Fouquier-Tinville du gauchisme et du terrorisme intellectuel, est en pleine lune de miel avec Guy Sorman, ténor du libéralisme économique qui vante, dans *"Le Figaro"*, les mérites du capitalisme sauvage. Ils vont tous les deux fonder un mensuel voué au culte de la liberté.

De nombreux citoyens, intoxiqués dès l'école par une histoire truquée puis, à l'âge adulte, par des médias sous influence marxiste, vont se cogner la tête contre les murs : comment cette union libertaire est-elle concevable ? Et moi, je me dis : quelle puissance est celle d'une presse parisienne ou "nationale" qui parvient à étouffer d'une façon coordonnée et solidaire les ouvrages (dont le mien, sorti voici un an) où l'on dénude les ressorts de la machine à décerveler ! Si seulement nos honnêtes contemporains savaient combien sont étroits, depuis la prise de pouvoir de la bourgeoisie — au XVII<sup>e</sup> siècle, sous Louis XIV — les liens entre les forces d'argent et celle d'une *intelligentzia* libertaire qui détruit l'Esprit dans le cœur de l'homme son vecteur et dans les divers organes du corps social. Ce qui va devenir "la gauche" et "la droite" ont un objectif commun : démolir l'Etat traditionnel qui gère l'interférence entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel. Cet Etat, en effet, gêne l'essor cupide du profit et le développement de la violence individualiste qui hante les doctrinaires. Une fois détruit, l'Etat, en trois siècles, se change en Etat-trique, de Louis XIV à Staline, et une tyrannie financiè-

re confie parallèlement les pleins pouvoirs aux banquiers de la drogue et du pétrole. De fait, la gauche marxiste et la droite monétariste ont une doctrine commune : l'économisme qui, pour eux, est le fondement de toute société. La gauche manipule les rivalités dites "de classe" et la droite les compétitions entre marchands de produits ou de monnaie. Pour eux, l'Esprit est trucidé et les Etats modernes ont perdu la "valeur" — l'homme — et le "sens" qui est Esprit, justement.

Dans un ouvrage récent, "Comment va la France, M<sup>onsieur</sup> ? Elle crève, M<sup>onsieur</sup> !" (Bruno Leprince éditeur), Benjamin Peretti rappelle la boutade d'un grand néantiseur du demi-siècle : Jean-Paul Sartre, élève à Ecole normale supérieure, se plaisait, paraît-il, à répéter : "Science, peau de balle, morale, trou de balle".

Ses compagnons de route — bourgeois des salons de l'Occupation ou de la nomenklatura communiste — ont gagné la partie : des dizaines de millions de riches et de pauvres ont pris dans la peau douze trous de balles surnuméraires. La convergence historique entre marxistes et capitalistes est devenue évidente et cruciale : maintenant les vétérans du KGB font du business et les tueurs de Mao font du "libre marché".

Mais cela n'arrange rien, la barbarie ne recule pas, bien au contraire, et les milliardaires rouges, depuis le marchand de pétrole, ami de Lénine, le sinistre Hammer, qui a profité pendant des décennies de la tension est-ouest avant de recevoir la Légion d'honneur des mains de Mitterrand, jusqu'aux magnats de la drogue qui

titillent leurs marionnettes Castro et Aristide pour déstabiliser l'Amérique, ont constitué de par le monde une nouvelle "haute société", une Trilatérale new look qui reste plus discrètement — car elle fut dénoncée — le syndicat de tous les barristes du monde. En France, en tout cas, la présidentielle tordue qui se profile à l'horizon est une sorte de référendum : pour ou contre la Trilatérale, pour ou contre le club gauche-droite, pour ou contre l'alliance Sorman-Polac.

Quelqu'un ayant demandé au bon Confucius quelle serait sa priorité s'il gagnait une présidentielle, celui-ci répondit : "Je commencerais par rétablir le sens des mots." Nous savons maintenant qui est Sorman et qui est Polac, mais il reste du pain sur la planche. □

Tous  
les mercredis  
de  
18 à 21 h  
en direct.  
**Radio**  
**Courtoisie :**  
le Libre  
Journal  
de  
Serge  
de Beketch



# L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

**E**n 1899, la guerre éclate entre les petites républiques boers et l'Empire britannique. Cette lutte inégale qui oppose la puissance militaro-industrielle anglaise aux communautés patriarcales et rurales du Transvaal et de l'Orangie passionne les Européens. La cause des Boers devient vite sacrée. Des comités se constituent et des volontaires partent pour l'Afrique afin d'y combattre dans les rangs boers ; Allemands, Italiens, Hollandais, Russes, Américains, Irlandais ou Français, ce sont des milliers d'hommes qui viennent offrir leurs bras aux vaillants Boers. Parmi les Français, la figure du colonel de Villebois-Mareuil baptisé le "La Fayette de l'Afrique du Sud" par la presse de l'époque, domine largement. Un de ses neveux, Robert de Kersauson, vécut une aventure ignorée, tant en Afrique du Sud qu'en France.

Robert de Kersauson a vingt ans quand éclate la guerre anglo-boer. Il part aussitôt pour le Transvaal et a le privilège d'être présenté au président Kruger devant lequel il prête serment avant d'être incorporé dans un commando de volontaires commandé par le capitaine de Kertanguy.

Rapidement, Robert de Kersauson comprend que, s'il veut véritablement participer aux péripéties les plus importantes de la guerre, il lui faudra apprendre l'afrikaans et rejoindre un authentique commando boer. Il a alors le privilège d'être versé dans le corps d'élite de l'armée boer, les éclaireurs de Theron ou "Theron's Verkenningsskorps", commandé par Daniel Theron, descendant de Huguenots.

Au bout de quelques mois, Robert de Kersauson fait partie d'un petit groupe de sept hommes détachés de ce com-



mando et envoyés sous les ordres de Marie Maritz organiser la guérilla des derniers Boers vivant en territoire anglais, dans la colonie du Cap. Maritz décide d'opérer dans le Namaqualand au nord de la ville de Calvinia. Dans ces espaces désolés, la guérilla boer se rend maîtresse d'immenses régions, capturant les garnisons britanniques, désorganisant les lignes de défense et les voies de communication ; Robert de Kersauson gagne au feu ses galons de lieutenant. En juillet 1901, il est envoyé auprès du président Kruger réfugié en Hollande afin de lui décrire la situation des armées boers et de recevoir ses instructions sur le futur de la guerre. Pour rejoindre l'Europe, il franchit la frontière de la colonie allemande du sud-ouest africain et s'embarque à Swakopmund le 10 septembre 1901. En avril 1902, sa mission terminée, il rejoint le commando Maritz, lui-même placé sous les ordres du général Smuts. Deux semaines après la capitulation boer qu'il ignorait, ce commando était rassemblé pour lancer une attaque d'une incroyable audace contre la ville anglaise de Cape Town.

Refusant de se rendre aux Britanniques, Robert de Kersauson et Marie Maritz se réfugient en territoire allemand puis ils partent pour l'Europe. La vie mouvementée de

Robert de Kersauson n'est pas achevée. Il revient en Afrique du Sud quelques années plus tard, s'y marie avec une Française originaire de Saint-Etienne, Marie-Louise Coutorbe, puis le couple s'embarque pour les Etats-Unis d'Amérique où Robert fit de la prospection minière en Arizona. La guerre ayant éclaté en 1914, il rejoint l'armée française et il se bat héroïquement, notamment à Verdun.

De 1919 à 1939, Robert et Marie-Louise de Kersauson vivent en Afrique centrale où Robert est inspecteur de la firme automobile Citroën. En 1939, il est mobilisé avec le grade de chef de bataillon. Le 14 février 1940, atteint par la limite d'âge, il est renvoyé dans ses foyers. Il décide alors de s'installer en Afrique du Sud, où, comme ancien combattant boer, il obtient la nationalité sud-africaine. Le couple s'établit à Franschhoek, près du Cap, dans une petite maison au joli nom d'Ermitage. Le 11 juin 1971, Robert meurt, suivi le 17 mars 1972 par son épouse. N'ayant pas eu d'enfants, les Kersauson légèrent tous leurs biens au musée huguenot de Franschhoek. Leur tombe se trouve d'ailleurs à quelques dizaines de pas du musée.

Tous les ans, de nombreux Français viennent en pèlerinage à Franschhoek — le coin français — là où, à partir de 1688, s'installèrent les premiers Huguenots ayant fui la France. Ils visitent le musée huguenot, parcourent les rues fleuries de cette délicieuse bourgade mais n'ont pas l'idée de se rendre dans le petit cimetière. Ceux qui auront lu cet article n'oublieront pas d'aller déposer quelques fleurs du veld sur la tombe de celui qui combattit, pour l'honneur, dans les rangs du dernier commando boer. □



# Entretien Courtois av



*Qu'en est-il aujourd'hui du scoutisme ? Subsiste-t-il ? Est-il dans le monde actuel un pôle d'attrait suffisamment crédible pour les jeunes ? Rémi Fontaine, l'auteur du "Livre d'Hermine" <sup>(1)</sup> et de "Riaumont, citadelle de*

*l'espérance" <sup>(2)</sup>, également édités par Élor, est l'un des rares auteurs encore jeunes qui s'intéressent au scoutisme*

Libre Journal : Rémi Fontaine, père de famille et journaliste engagé, philosophe de formation, que représente le scoutisme pour vous ?

**Rémi Fontaine :** Pour qui a pratiqué et aimé le scoutisme, le village de Riaumont, fondé par le père Revet, est un symbole. C'est ce symbole que j'ai voulu d'abord décrire dans un ouvrage en forme d'hommage. Comme une dette de reconnaissance envers une méthode et un idéal qui m'ont énormément apporté. Et comme, en matière d'héritage spirituel, nous sommes toujours des débiteurs insolvable, j'ai poursuivi avec le "Livre d'Hermine".

**L.J. :** Qu'a donc de si exceptionnelle la méthode scout ?

R.F. : C'est une gageure de répondre à cette question. Le scoutisme se comprend en se vivant. Par l'expérience plus que

par les discours.

Disons, pour résumer et aller au-delà du "folklore" auquel on s'arrête trop souvent, que le génie de Baden Powell fut de renouer, par un certain "empirisme organisateur" en matière d'éducation, avec l'esprit réaliste de l'ancienne chrétienté. La force et le ressort du scoutisme résident dans

son retour original au réel et à la loi naturelle. C'est pour l'avoir très vite saisi que certains éducateurs français et catholiques voulurent user de cette méthode excellente, en rupture totale avec la pédagogie régnante (idéaliste) fondée notamment sur le dualisme cartésien qui oppose corps et âme. Plus encore, le père Sevin (jésuite et l'un des trois fondateurs des Scouts de France en 1920) pressentit que l'influence et le rayonnement du scoutisme dépassaient, de loin, le monde de l'adolescence. Il y découvrit, avec le secours de la grâce, le germe d'une spiritualité authentique capable de féconder une chevalerie moderne et même un ordre religieux analogue aux anciens ordres équestres.

Ainsi, derrière le jeu et le folklore, il y a la méthode d'éducation, l'esprit scout et, derrière la méthode et l'esprit, la spiritualité : c'est cet ensemble harmonieux qui fait du scoutisme un levier d'âmes incomparable et un levain possible de chrétienté.

**L.J. :** Ce titre étrange "Le Livre d'Hermine" est-il un rappel totémique cher aux scouts ou une référence à la pureté dont l'hermine est le symbole ?

R.F. : Les deux à la fois. A vrai dire, j'aurais bien voulu demeurer caché derrière le pseudony-





# ec Rémi Fontaine

me : ce totem emblématique qui est, en effet, le mien. Car il y a loin de l'idéal à la réalité et les donneurs d'exemples ne sont pas forcément des exemples !

Je ne veux, au reste, pas tant être un donneur de leçons qu'un donneur d'exemples, un porteur de flambeau. "Peu importe le chandelier, pourvu qu'il y ait la flamme", dit Marie Noël. Que passe ainsi la flamme scout...

Un jeune lecteur m'écrivait justement comment, arrivé au scoutisme, nourri des ouvrages de "Signe de Piste" et de ce que lui avait transmis son père, il avait vite déchanté : "Où étaient cette fraternité et cette courtoisie si bien dépeintes ?" N'empêche, il a continué malgré les difficultés rencontrées et il est devenu chef pour transmettre à son tour. "Le flambeau sera transmis, nous en avons l'Espérance", aime-t-on dire à Riaumont.

**L.J. : Avez-vous eu l'occasion d'exercer des responsabilités auprès des jeunes ?**

R.F. : Oui, j'ai d'abord eu la chance d'être chef de patrouille, la fonction la plus fondamentale du scoutisme si l'on en croit Baden Powell. Puis j'ai été routier, assistant, chef de troupe et chef de clan.

Le ton direct fait partie du style de vie scout. Sobre et sans fioritures, allant immédiatement à l'essentiel. C'est aussi l'un des effets de la franchise, vertu primordiale du scoutisme.

**L.J. : Que représente encore aujourd'hui le scoutisme en France ?**

R.F. : Plus grand' chose, hélas, quantitativement parlant (par comparaison à une certaine époque). Mais, en qualité, il survit fermement à travers des unités et des mouvements qui apportent encore le bienfait de la méthode et de la spiritualité à de nombreuses âmes. En cela, il reste éminemment nécessaire, même s'il a éclaté et a perdu, par le fait même, l'une de ses grandes dimensions : celle de la fraternité universelle et de la communauté (chevaleresque) de destin.

**L.J. : Ne craignez-vous pas que "Le Livre d'Hermine", avec ses rappels directs à la loi, à la promesse des scouts, aille à contre courant et risque d'être mal perçu dans les mouvements de scoutisme qui ont fait un "aggiornamento" ?**

R.F. : Assurément. Mais ceux-là qui, pour des raisons diverses, sont à l'origine de la décomposition et de l'éclatement du scoutisme ne m'intéressent pas. Leur révolution culturelle en a fait des étrangers au scoutisme, sourds à son appel s'ils ne veulent pas d'abord se "désaliénier". Le véritable "appel scout" est pour ceux qui sont toujours candidats à l'immuable chevalerie, à travers ses incarnations modernes. Ils sont sans doute plus nombreux qu'on ne pense par-

mi la jeunesse. Encore faut-il que cet appel puisse parvenir jusqu'à eux par delà les vacarmes médiatiques du temps.

**L.J. : Portez-vous un jugement de valeur sur les nombreux mouvements actuels de scoutisme ?**

R.F. : Non. Simplement, je regrette cet éclatement. Car j'ai tendance à considérer certains groupuscules scouts, si bien intentionnés soient-ils, comme autant de chevaliers errants ; espèces de petits conservatoires de scoutisme, vestiges d'une chevalerie autrefois resplendissante. Sans doute ce jugement est-il trop sévère. Mais l'intelligence actuelle du scoutisme doit aller, me semble-t-il, au-delà des apparences rétrécissantes. Même si ces "chevaliers errants" ne sont pas inutiles et permettront peut-être un jour la vraie renaissance du scoutisme. "Gardons le scoutisme et le scoutisme nous gardera" (Père Sevin).

**L.J. : La préface de Jean Raspail rappelle le cérémonial et les paroles de la promesse. Pensez-vous qu'un "adoubement" chevaleresque soit encore possible aujourd'hui ?**

R.F. : La préface de Jean Raspail dit, en effet, l'essentiel. Derrière la règle du jeu, il y a la règle de vie reliée au transcendant. "Le sens scout du sacré relève d'un jeu sublime que nous tenons directe-

ment de Dieu". Et ce n'est pas pour rire qu'on fait sa promesse ou son départ : "Un routier scout qui ne sait pas mourir n'est bon à rien..."

Tant qu'il y aura des volontaires pour prendre au sérieux cet "adoubement" chevaleresque, le scoutisme se transmettra, capable de toutes les aventures nouvelles et toutes les croisades possibles. Si Dieu le veut...

**L.J. : Quel avenir pour le scoutisme et les valeurs dont parle "Le Livre d'Hermine" ?**

R.F. : Après des années d'effondrement, d'opérations survie et de passages au désert, l'un de nos grands motifs d'espérance est de voir aujourd'hui des mouvements sûrs s'étoffer toujours plus. Mais, surtout, le fleuron du scoutisme, son ordre chevaleresque et religieux, voulu par le père Sevin, connaît une nouvelle expansion missionnaire par la Sainte Croix de Riaumont. C'est notamment par cette nouvelle famille religieuse, au-dessus des mouvements, que le scoutisme est appelé à se renouveler.

Bon sang ne peut mentir !

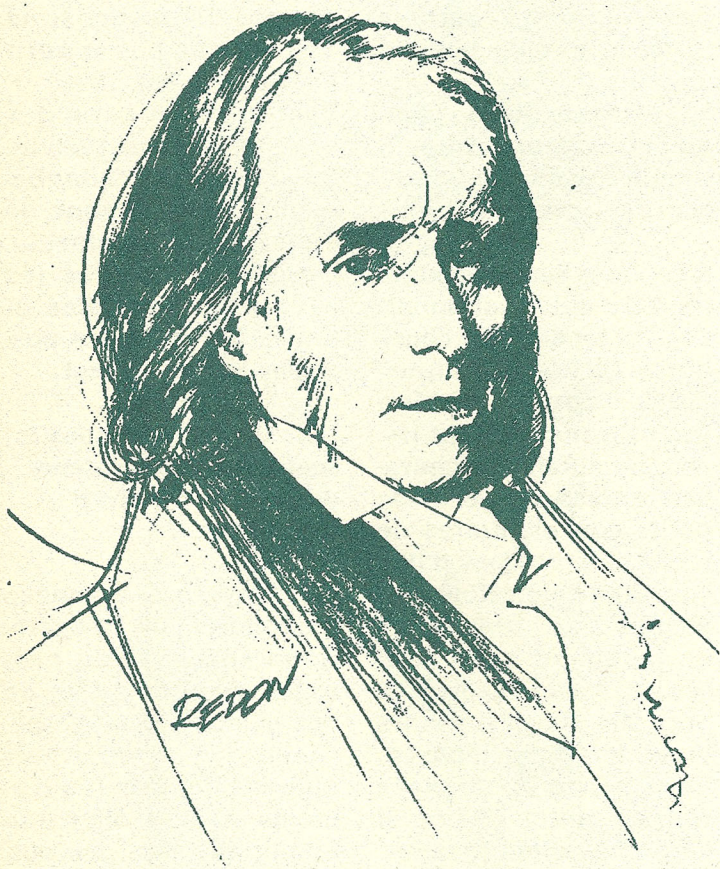
(1) "Le Livre d'Hermine" : 78 F + port 18 F., en vente aux Editions Elor-Jeunesse, 56350 Saint-Vincent-sur-Oust.

(2) "Riaumont, citadelle de l'espérance" : 295 F + port 32 F., en vente aux Editions Elor-Jeunesse et au Village de Riaumont, BP 28,



# Les Provinciales

par Anne Bernet



## Les inconstances de Benjamin Constant

**T**our à tour romancier, essayiste, politicien et théoricien de la politique, Benjamin Constant pouvait croire, et croyait, lorsqu'il disparut en 1830, qu'il laissait une œuvre suffisante pour passer glorieusement à la postérité. Ce n'est pas vraiment le cas.

Les spécialistes de l'Empire et de la Restauration se souviennent de lui comme d'une girouette prétentieuse qui ne fut jamais à la hauteur

des circonstances. Ses essais politiques et moraux ont sombré dans un profond oubli. Pour les amateurs de littérature, Constant est moins l'auteur d'un joli roman, « *Adolphe* », que personne ne lit plus, que l'amant, parmi quelques autres, de l'insatiable Germaine de Staël. Sans doute aurait-il été consterné de savoir qu'il resterait dans les mémoires comme le bon ami d'une femme qui l'avait littérale-

ment vampirisé et qui avait fini par le terrifier...

Benjamin Constant de Rebecque naît à Lausanne en 1767. Il n'est point d'origine suisse mais française, descendant d'une famille huguenote qui s'exila lors de la révocation de l'édit de Nantes. D'ailleurs, à la première occasion, c'est-à-dire en 1794, Constant se fera naturaliser français. De sa mère, il ne gardera aucun souvenir : une fièvre puerpérale l'a emportée quelques jours après la naissance de Benjamin. Son père, officier au service de la Hollande, a autre chose à faire que s'occuper d'un marmot. Dès que Benjamin a passé l'âge des nourrices, il est confié aux soins de précepteurs qui, de toute évidence, ont été choisis en dépit du bon sens. Le premier, un débauché, emmène le gamin quand il joue dans les tripots et même quand il va voir les filles. Le second, un Allemand passablement fou, le rosse ou le couvre de cadeaux, selon son humeur du moment. L'étonnant est que Benjamin parvienne, dans ces conditions, non seulement à étudier mais à obtenir de brillants résultats. Ne prétendra-t-il pas que, son père ayant voulu l'inscrire à Oxford quand il avait seize ans, on s'aperçut alors qu'il avait un niveau scolaire très au-dessus de celui des étudiants plus âgés que lui ? Peut-être s'agit-il de vantardises... S'estimant

supérieur à tout ce que pourraient lui donner les universités, l'adolescent commence à parcourir l'Europe, avec la bénédiction d'un père qui a l'air de se moquer totalement des faits et gestes de son unique rejeton. L'unique rejeton souffre fort de l'attitude paternelle qu'il attribuera, devenu adulte, à une grande timidité et à beaucoup de maladresse de la part du baron de Rebecque.

En 1785, il arrive à Paris. Ses dix-sept ans, son toupet, et un charme bizarre et insolent de rouquin font des ravages parmi des dames qui pourraient presque être ses grands-mères. Benjamin découvre qu'il y a de l'agrément pour un jeune homme à se faire entretenir par des femmes fortunées et qui ont beaucoup de relations. Il ne semble pas que cet état de choses lui donne le moindre scrupule. De temps en temps, il feint une folle passion pour sa protectrice et n'hésite même pas à simuler des tentatives de suicide, en prenant grand soin que l'on puisse le secourir au moment crucial ! Puis il reprend ses pérégrinations tout en avouant, dans « *Le Cahier rouge* » qui est une ébauche inachevée de ses Mémoires : « J'ai une telle paresse et une si grande absence de curiosité que je n'ai jamais été de moi-même voir ni un monument, ni une contrée, ni un homme célèbre. » Il





fera cet autre aveu qui explique en partie son comportement privé et public : « Ce qui m'a le plus aidé dans ma vie à prendre des partis très absurdes mais qui sembleraient du moins supposer une grande décision de caractère, c'est précisément l'absence complète de cette décision. » Voilà qui a, au moins, le mérite de la franchise !

En 1789, il épouse une Allemande dont il divorcera cinq ans plus tard afin de pouvoir aller admirer de près les beautés de la Révolution française. Cette installation dans la patrie des droits de l'homme va lui valoir bientôt une rencontre dont il n'aura pas toujours à se féliciter : Mme de Staël... Pourtant, sur l'instant, la volcanique fille de Necker, quoiqu'elle ne soit pas spécialement belle, va bouleverser Constant. Germaine a tant d'esprit, c'est un écrivain si célèbre qu'elle traîne après elle une cour d'admirateurs passionnée et qu'elle est aimée de tous les hommes qui l'approchent. Seul Napoléon sera définitivement rebelle à ses charmes, ce dont elle ne se remettra pas. C'est sans doute parce qu'elle est la maîtresse dont tous ces messieurs rêvent que Benjamin décide de la conquérir. Chantage, scènes, nouveau simulacre de suicide... Germaine mord à l'hameçon et Benjamin va bientôt s'en mordre les doigts. D'abord parce qu'être l'officiel de la baronne va lui coûter sa place au conseil législatif ; il va être emporté dans la disgrâce et l'exil

de Germaine. Mauvaise affaire ! Ensuite, parce que « Corinne » est l'exemple achevé de la femme possessive et dominatrice. Et, enfin, parce que Constant retrouve un vieil amour de jeunesse, Charlotte de Hardenberg, qu'il finira par épouser, non sans avoir dû subir les inconvénients d'une rupture spectaculaire...

L'esclavage à Coppet aura tout de même duré près de dix ans... Pour y échapper, il se réfugie dans l'écriture d'un roman destiné, à l'origine, à prouver que l'on peut écrire un livre où il ne se passe rien, ou presque. Ce livre, qu'il ne publiera qu'en 1816, c'est « Adolphe ».

« Adolphe », cela crève les yeux, est une œuvre hautement autobiographique. A vingt-deux ans, Adolphe, jeune aristocrate allemand qui achève ses études, rencontre Ellénore, déjà âgée de trente-trois ans, c'est-à-dire déjà vieille, ou peu s'en faut. Ellénore a eu des malheurs. Noble polonaise, elle a perdu la trace de son père, disparu lors du partage de la Pologne. Sa mère, réfugiée en France, est morte, la laissant seule, sans amis, sans fortune, sans soutien. Le compte de P. est tombé amoureux d'elle et l'a sortie de la misère. Quoique Ellénore lui ait donné deux enfants, quoiqu'elle l'ait sauvé pendant la Terreur, quoiqu'elle soit parvenue à protéger une part importante du patrimoine de son amant, P. n'a pas daigné l'épouser. Depuis des années, la jeune femme vit dans l'impossible

situation d'une concubine officielle, tolérée mais méprisée. Tous ses efforts tendent à se montrer sous son vrai jour : une honnête femme, une mère exemplaire, victime des circonstances. Ami du comte, Adolphe est reçu chez lui. Il commence à jalouser le bonheur illégitime mais réel de ce faux ménage. Il entreprend de séduire Ellénore, en feignant d'éprouver pour elle un immense amour. Après de longs efforts, il parvient à ses fins et brise la vie de la jeune femme. Elle quitte le comte, abandonne ses enfants, renonce à ses avantages financiers pour suivre Adolphe qui en a bientôt assez... Mais, retenu par de vagues remords, il n'ose abandonner tout à fait celle dont il a causé la perte. Enchaînés l'un à l'autre par un mélange de pitié et un reste de tendresse, Adolphe et Ellénore vont se détruire mutuellement.

C'est une histoire horrible, et d'une effrayante véracité. Constant analyse scrupuleusement le jeu du jeune séducteur, désireux seulement de prendre le bien d'autrui, la tactique de tous les don Juan au petit pied. Non moins scrupuleusement, il raconte la détérioration du sentiment amoureux, le moment de la première scène, du premier mensonge, de la première réconciliation et l'engrenage implacable qui aboutira au désastre.

Si l'on excepte que les femmes ne sont plus dans la situation de dépendance morale et financière où elles étaient au début du XIXe siècle vis-à-vis des hommes,

l'intrigue d' « Adolphe » est d'un modernisme étonnant et parfaitement indémodable. Ajoutez-y un style qui doit davantage aux écrivains du XVIIIe qu'aux romantiques et vous reconnaîtrez que Constant a écrit sans y penser une espèce de chef-d'œuvre.

Tout à fait inconscient de sa réussite, Benjamin va passer les quinze années qui lui restent à vivre à faire de la politique. Rentré en France avec les Bourbon, il leur jure une fidélité éternelle. Lors du débarquement à Golfe-Juan, il claironne dans « *Le Journal des Débats* » que toute la France peut se traîner aux pieds du « *Nouvel Attila* », lui jamais ! Avant de se ruier aux Tuileries assurer Napoléon de son dévouement... Cela lui vaudra de rédiger l'« *Acte additionnel aux constitutions de l'Empire* », qui libéralise un peu le régime impérial, et d'être nommé, quelques semaines, conseiller d'Etat. Il achèvera sa carrière en chef de file du libéralisme, député de la Sarthe et soutien du duc d'Orléans qui, devenu Louis-Philippe, le nommera président du Conseil d'Etat, fonction qu'il n'occupera pas longtemps, la mort mettant fin à ses ambitions... Dans ses tiroirs, il laissait ce qu'il croyait sa « grande œuvre », une étude du sentiment religieux en six volumes, « *De la Religion* », qui, dans son esprit, devait écraser, par le style et la pensée, le « *Génie du Christianisme* » de Chateaubriand.

Comme on peut se tromper ! □



## Vidéo

### « CARAVAN CITY »

Film de Joël Herschman, avec Sam Young

Certaines comédies semblent issues du cerveau d'un éternel potache imaginant 24 heures sur 24 les gags les plus énormes. Tel est le cas du scénariste de "Caravan city", film inracontable tant les situations les plus abracadabrantes s'enchaînent, ne laissant pas au spectateur le temps de souffler. Sachez seulement que le héros de cette histoire se réfugie dans un camping caravaning après avoir laissé pour morte la femme qui voulait l'obliger à l'épouser. Les habitants de l'endroit ressemblent fort à la famille Groseille de "La vie est un long fleuve tranquille" et l'ambiance est loin d'être morose. Film déconseillé aux "pisse vinaigre". "Caravan city" est tout simplement hilarant.

(Distribution : Delta Video)

### « JASON VA EN ENFER »

Film de Adam Marcus, avec John D. Le May

La série des *Vendredi 13* a comblé d'aise les amateurs d'émotions fortes. Pas un seul épisode, en effet, sans que le sang coule et que les victimes meurent de façon spectaculaire. Ce genre cinématographique appelé "Gore" ne fait pas dans la finesse et nombre de spectateurs ne regardent ce type de productions qu'au second degré, ce qui ne les empêche pas de frissonner de temps à autre. "Jason va en Enfer" est le dernier avatar de cette série commencée sur grand écran il y a près de quinze ans. Cauchemardesque à souhait, ce film est à éviter avant et après un bon repas. A réserver aux inconditionnels du genre.

(Distribution : Delta Video)

### « LÉO LE LION »

Dessin animé

Les dessins animés ne lassent jamais les jeunes spectateurs quand ils sont de qualité. "Léo le Lion" appartient à cette catégorie dont les images ne sont pas bâclées comme dans les séries japonaises inondant TF1. L'histoire, fort belle, de ce lion, redresseur de torts et véritable roi de la savane, ravira les plus petits et redonnera une âme d'enfant aux plus grands. Presque une heure de bonheur. Que demander de plus ?

(Distribution : Polygram Video)

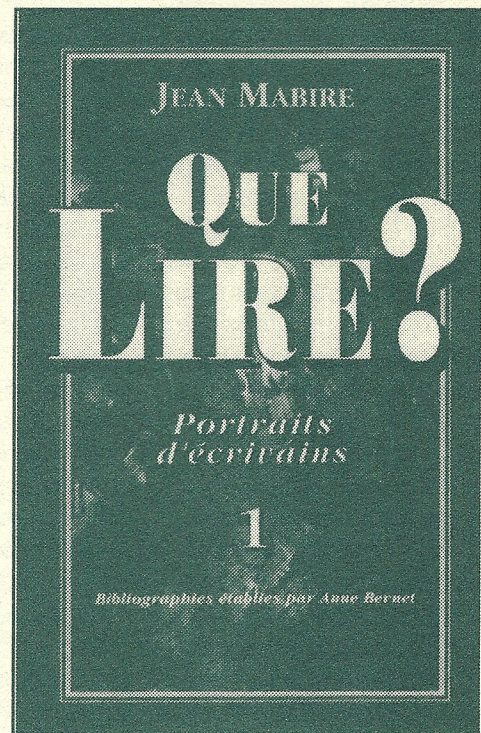
# C'est à lire

par  
Anne Brassié

Ce n'est pas un seul écrivain qui vous sera proposé aujourd'hui, mais soixante-quinze, les amis de Jean Mabire réunis dans une série de brefs portraits intitulée "Que lire ?" Lectures d'une vie et chroniques publiées dans "National Hebdo".

Qui sont ces écrivains ? Très divers, comme l'auteur du choix. "J'estime davantage, dit-il, les libres penseurs que les conformistes, les aventuriers que les pantouflards, les anarchistes que les dévots, les instinctifs que les intellectuels, les enracinés que les cosmopolites, les enthousiastes que les sceptiques, les écrivains populaires que les auteurs hermétiques, mais j'aime autant les romantiques que les classiques et les révolutionnaires que les conservateurs."

Il y en a donc pour tous les goûts, les amateurs d'aventures comme les amoureux du style et les passionnés de politique. Pour les amateurs de voyage, Jean Mabire offre un frère lorrain de Jack London, Maurice Constantin Weyer, Joseph Delteil et son roman "Sur le fleuve Amour" et André Dhotel. Sur ses conseils, je viens de lire de ce dernier "Le pays où l'on n'arrive jamais". Une pure merveille. Pour les amateurs de style, il nous propose des écrivains aussi différents que Giono, Yourcenar et La Varende. Quant aux amateurs de politique, ils sont comblés, du moins les lecteurs du "Libre Journal" qui aiment avant tout la liberté de penser et de s'engager. Jean Mabire nous offre un flot de citations percutantes. D'Octave Mirbeau, heureusement ressuscité : "Combien faut-il de domestiques pour faire une majorité de gouvernement ? Prenez trois parties de servilité, trois de rapacité et cinq de sottise et vous aurez la formule". De Roger Nimier, cher à Alain Sanders, dans "Les épées" : "Les lâches sont au milieu. Nous autres,



comme nos ennemis, nous faisons tout pour la France. On n'a le droit que d'être milicien ou maquisard. Tous les autres pactisent, trahissent et survivent."

Jean Mabire réhabilite aussi un certain nombre d'oubliés comme Victor Marguerite, Edouard Peisson, François Ponthier, Georges Duhamel et ses "Scènes de la vie future". Inquiet de l'influence américaine, cet écrivain sait que cette dernière ne rencontrera que peu d'obstacles : "Dès aujourd'hui, l'Amérique nous donne à mesurer ce que peut devenir l'effacement de l'individu, l'abnégation, l'anéantissement de l'individu." Et il analyse fort bien ce qui constitue la différence essentielle entre les méfaits du totalitarisme et ceux du libéralisme : "Les hommes supportent mal les restrictions qui leur sont imposées par le tyran national ou par la domination étrangère ; en revanche, ils s'accrochent assez bien de l'autre dictature, celle de la fausse civilisation, et c'est là ce qui me tourmente."





Abel Bonnard a parfaitement résumé notre siècle dans cette réflexion : "Le pis, dans la démocratie, réside non seulement dans les idées basses qu'elle répand, mais dans les idées hautes qu'elle dénature."

Et je ne résiste pas à l'envie de vous donner cette réflexion de Bar-

bey d'Aureville qui sera peut-être dans un troisième volume, sur le même sujet : "La démocratie n'est pas la loi du nombre. Elle en est la punition."

Bref, Jean a choisi une belle brochette d'insolents pour lesquels Anne Bernet propose une bibliographie très complète. Nous atten-

dons déjà le second volume qui évoquera entre autres : Pierre Andreu, Aragon, Bernanos, Jacques Perret, Henri Queffelec, Tolkien et Roger Vaillant. □

"Que lire ? Portraits d'écrivains" de Jean Mabire, bibliographie établie par Anne Bernet, éditions "National Hebdo".

#### « LES AMIS DE MES AMIES »

de Renée Saint-Cyr

Sans jamais cesser de jouer, Renée Saint-Cyr s'est découvert une passion pour l'écriture. Il eût été dommage qu'elle ne nous fasse pas profiter de cet autre talent. Nous le goûtons depuis son premier livre de souvenirs, le chaleureux "Temps de vivre". Voici maintenant le dernier né et septième de ses ouvrages. Renée raconte, avec humour et tendresse, les passages éphémères, répétés ou quasi constants de ses amis et amies qui sont venus habiter chez elle dans la "chambre du fond", la chambre d'amis depuis que son fils Georges Lautner l'a quittée pour vivre sa vie...

Au passage, l'auteur évoque pratiquement un demi-siècle de personnages bien parisiens. Ce livre est extrêmement attachant et écrit dans un français superbe. Chère Renée, vous êtes du champagne et vous avez signé là certainement votre meilleur ouvrage.

■ 255 p. d'enchantement pour 120 F (Editions de Fallois).

#### « ANNE D'AUTRICHE »

de Ruth Kleinman

Cette biographie de la reine a été accueillie en France avec la plus vive faveur. Sincèrement, on se demande pourquoi ! A moins que nous souffrions de forme aiguë de masochisme.

En effet, la principale audace de Mrs. Kleinman, universitaire américaine, est d'écraser de son mépris et de son insupportable fatuité yankee tous les travaux antérieurs aux siens et de dénigrer surtout les historiens français. Pour le reste, ses recherches dans les archives européennes n'apportent pas vraiment un éclairage nouveau sur les faits et gestes d'Anne d'Autriche. A l'instar de tous les biographes américains, Mrs. Kleinman juge indigne d'éprouver un quelconque sentiment envers ceux dont on retrace la vie. D'où des livres sans haine, sans amour, sans passion, et

qui se prétendent sans parti pris et sans faiblesse. Si vous avez du goût pour les rapports d'autopsie, peut-être supporterez-vous cette somme prétentieuse et ennuyeuse, au style plat et à relents freudiens...

■ Fayard, 600 p., 170 p.

#### « HUMEURS GOURMANDES »

de Geneviève Lethu

Pour une fois, renoncez au beurre noir et aux câpres : servez votre aileron de raie avec une sauce à la menthe.

Mariez le fromage de chèvre au miel ou aux poires en brochettes. Essayez le soufflé au citron, l'enfance de l'art culinaire, accompagné de sauce au chocolat. Telles sont quelques-unes des audaces, savoureuses, de Geneviève Lethu. Ses recettes, toujours originales, font retrouver ou inventer des saveurs merveilleuses. Elles sont simples et vite faites, peu coûteuses, si l'on excepte le chapitre consacré aux fêtes et aux grandes réceptions. Classées par saison, ou par thème (produits de la mer, plats exotiques, cuisines méditerranéennes), elles vous donneront des idées pour tous les jours de l'année. Ménagères pressées ou lasses de resservir toujours la même chose à vos familles et à vos amis, voilà le livre que vous attendiez !

■ Laffont, 155 p., 150 F.

#### « LA MAGIE DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE »

de Fritz Graf

De tout temps, il s'est trouvé des hommes ou des femmes qui cherchèrent à obtenir, par le recours aux divinités mauvaises et aux forces obscures, ce qu'ils désiraient pour eux ou pour leur clientèle : l'amour, l'argent, la puissance, le gain d'un procès, la mort d'un ennemi... Regardés parfois comme des charlatans, des escrocs vivant de la crédulité humaine, ils furent plus souvent redoutés comme empoisonneurs ou jeteurs de maléfices. Sorciers et sorcières, vrais ou

supposés, initiés à des rituels venus d'Orient, ils ont fait peser la crainte sur la Grèce et sur Rome ; ils pouvaient tomber sous le coup des lois.

Fritz Graf, universitaire suisse, spécialiste du sentiment religieux dans l'Antiquité classique, fait le point sur les pratiques magiques et leurs adeptes. Quoique d'un abord assez difficile, ce livre passionnant donne une vision singulièrement actuelle d'un phénomène jamais passé de mode.

■ Les Belles Lettres, 325 p., 140 F.

#### « LA ROSE NOIRE »

de Phillip M. Margolin

1983, Etat de New York : Plusieurs jeunes femmes disparaissent de leur domicile sans laisser d'autres traces qu'un message énigmatique et une rose noire. Départs volontaires ? La police le croit jusqu'à l'assassinat de Sandy Lake et de sa fillette. Près d'elles, le même message, la même rose. Tous les soupçons se portent sur Peter Lake, mari et père des deux victimes. Pourtant, un autre suspect est abattu par la police et Lake disparaît dans la nature.

1993, Portland, Oregon : Plusieurs jeunes femmes disparaissent dans des conditions exactement semblables à celles de Hunter's Point. Nancy Gordon, l'inspectrice qui s'était occupée de l'affaire Lake, affirme reconnaître Peter en Martin Darius, riche promoteur immobilier de Portland ; elle l'accuse d'avoir récidivé. Mais Nancy disparaît à son tour et aucune preuve ne peut être retenue contre le présumé coupable qui clame son innocence. Darius et Lake sont-ils vraiment le même homme ? Et, dans ce cas, victime ou monstrueux tueur en série ? L'avocate de Darius va se retrouver au cœur d'une diabolique vengeance. Le premier roman de Philipp Margolin est une réussite parfaite : suspense impitoyable, coups tordus, chantage, cruauté, folie font basculer le lecteur hanté dans l'univers effrayant de déments froids et calculateurs. Du grand "thriller" !

■ Albin Michel, 390 p., 120 F.





# Balades en France

par Olmetta

## Euskal Herria... le pays Basque

**I**l ne faut être ni négligent, ni pressé, sinon cette région gardera pour elle ses milliers de richesses. Francis Jammes, Pierre Loti, Edmond Rostand ou Victor Hugo ont évoqué cette terre enserrée entre les Pyrénées et l'Atlantique mieux que ne le fera votre serviteur... Essayons, en oubliant les clichés du béret, de l'izarra et du fandango... Ici, tout foisonne, tout passionne. Les Basques ont su garder (malgré les invasions et les brassages durant des siècles) leur authenticité et surtout l'euskara, cette langue difficile qui fait toute leur personnalité. Ce peuple qui s'enflamme pour sa survie et ses spécificités en arrive parfois à la violence... La forme est discutable mais le fond respectable. Il faut sauvegarder Euskal Herria et sa magie !

Le Pays Basque est divisé en deux par la frontière franco-espagnole. Le Labourd (Bayonne), la Basse-Navarre (Saint-Jean-Pied-de-Port) et La Soule (Mauléon) au nord ; les 220 000 habitants sont surtout concentrés sur la côte et le BAB (Bayonne, Anglet, Biarritz). Le sud, avec la Biscaye (Bilbao), l'Alava (Vitoria), le Guipuzcoa (Saint-Sébastien) et la Navarre (Pampelune) compte deux millions et demi d'âmes. C'est une région très industrialisée.

Presque chaque village, au Pays Basque, détient sa ou ses danses propres, avec des accompagnements musicaux distincts où même les instruments changent. Dans toute la Navarre, à Estella et dans le sud de l'Alava, on danse au son de la *gaïta* (instrument strident à anche doublée). La formation de base d'une "*banda*" de "*gaïtero*" se compose de deux *gaïtas* et d'un *atabal* (tambourin). En Biscaye et au Guipuzcoa, ce sont les "*Txistu*" qui dansent accompagnés d'un

*ttun-ttun* et d'une flûte à trois trous qui ressemble à la *txirula* souletine. La tradition orale liée à la conservation de l'euskara est toujours vivace. Les *Bertsularis* (improvisateurs) sont encore très écoutés. En Soule, les *pastorales* (représentations théâtrales chantées) mobilisent des villages entiers, ainsi que les *cavalcades* et *mascarades* au Labourd et en Basse-Navarre.

\*

— **BAYONNE** : Connue à l'époque romaine sous le nom de Lapurdum, elle deviendra ensuite Baiona venu du basque Ibai Ona, "la bonne eau". La ville est, en effet, traversée de part en part par la Nive et l'Adour, ce qui, au Moyen Age, favorisa la navigation. Chantiers navals, corderies, entrepôts de commerce, etc., étaient nombreux. Bayonne, capitale de la province du Labourd, offre ainsi le charme d'une ville où terre, verdure et eau se marient harmonieusement.

La ville sera aux mains des Anglais de 1151 à 1452. Ils développeront le commerce. Les grains, le vin, la laine et le jambon partaient pour tous les pays d'Europe.

Ici, la Gascogne et le Pays Basque s'affirment par leurs différences. Les habitants sont fiers de leur ville et de son passé. Bayonne a été visitée au cours de l'Histoire par Charles IX et Catherine de Médicis, Louis XIV et Marie-Thérèse, Napoléon III et Eugénie...

Partez de la gare ferroviaire puis, ayant traversé le pont, dirigez-vous, par les vieilles rues à arceaux aux multiples façades de pans de bois colorés où se mêlent échoppes et commerces, vers la cathédrale du XVIIIe siècle qui surplombe la ville. A voir aussi le cloître de la cathédrale, l'hôtel de ville, les musées des Beaux-Arts et Léon Bonnat.

Poussez jusqu'au quartier du Petit-Bayonne pour visiter le plus

ancien *trinquet* de la région (local où se pratique la pelote basque).

Vous ne quitterez pas la ville sans avoir dégusté les fleurons de la gastronomie locale : le célèbre jambon et le chocolat (Bayonne demeura longtemps la première ville chocolatière de France, grâce aux juifs portugais émigrés), sans oublier la traditionnelle liqueur izarra. Office de tourisme :

59 59 31 31.

Nous avons aimé l' "Hôtel-Restaurant Loustau" situé près de la gare en bordure de l'Adour (59 55 16 74).

Pour une folie (environ 250 F), offrez-vous un dîner au "Cheval Blanc". Vous vous régalez de la louvine du golfe en croûte de sel ; d'une terrine de cèpes aux pommes de terre, jus de foie gras ; d'une piperade au jambon Ibaiona ; d'un feuilleté de pomme, miel, safran et chocolat... Belle gamme de vins régionaux.

\*

— **ST-JEAN-DE-LUZ** : Donibane Lohitzun, port légendaire des corsaires basques et de la pêche à la baleine, a toujours vécu au rythme de son port. Aujourd'hui encore, l'activité portuaire est importante malgré un net déclin de la pêche.

St-Jean-de-Luz a marqué l'histoire, en 1660, lors de la célébration du mariage du roi de France Louis XIV et l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne, scellant ainsi les deux pays après le traité des Pyrénées.

\*

Pour apprécier, loin des plages et de l'agitation urbaine, une vie simple dans un paysage intact et la culture basque, vous ferez étape à **Sare**, ville-mémoire du Labourd. Et il vous faudra aussi pousser jusqu'à **Cambo-les-Bains** pour visiter Arnaga que se fit construire Edmond Rostand. □





# Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

## Cinéma

### « Forrest Gump » de Robert Zemeckis

Allez en famille vibrer à ces deux heures quinze d'enchantement... Surtout ne cherchez pas de symboles ou de clés dans ce merveilleux film américain. La seule morale c'est peut-être, et encore, "Heureux les simples d'esprit"... Laissez-vous aller et vous aimerez cette Amérique-là... Une fois n'est pas coutume !

La musique est intelligente, les images superbes (sans recherche esthétique pour épater), l'interprétation à la hauteur des ambitions du réalisateur et l'histoire une espèce de conte de fées.

Vous revivrez les trente dernières années de l'histoire des Etats-Unis vues par le regard d'un candide au quotient intellectuel inférieur à la moyenne (épater Tom Hanks). Il réussit néanmoins à devenir une vedette du football, un champion de ping-pong, un héros de la guerre du Vietnam. Tout cela amènera à rencontrer trois présidents successifs de son pays...

Les effets spéciaux, remar-

quables, permettent à Tom Hanks d'être en présence de Johnson, Nixon, Kennedy et du chanteur J. Lennon... C'est fort réjouissant. Dans ce film, aucune minute n'est inutile. Quant à vous, pas une minute à perdre ! □

### « Le colonel Chabert » d'Yves Angelo

Jean-Louis Livi, le vrai neveu d'Yves Montand, est depuis longtemps un agent artistique heureux. Il se révèle aussi un producteur avisé. Ce colonel est en passe de redonner du galon au cinéma français. L'engouement est certain. Pourtant nous ne chanterons pas avec les autres laudateurs. Nous avons, ça y est, une indigestion ("overdose" en l'occurrence...) de Depardieu. Depardieu "grand" viticulteur, "grand" charcutier à "7 sur 7", "grand" penseur et "grand" copain de Pasqua. Comme ce dernier, "gros" acteur !

Honoré de Balzac, en 1832, signe une nouvelle superbe et tragique : un survivant de la bataille d'Eylau ressurgit alors que les siens le croyaient mort. C'est le colonel Chabert (Depardieu) qui va

tenter de reconquérir son épouse (Fanny Ardant) — remariée au comte Ferraud (André Dussolier) — et ses biens, avec l'aide d'un avoué (Fabrice Lucchini), seul à accepter de bousculer l'ordre social que cette "résurrection" perturbe. Qui va gagner, l'homme ruiné, rejeté, brisé ou la femme rusée et vénale ? C'est toute l'histoire. Yves Angelo, ancien assistant-réalisateur, a superbement filmé la fin de la bataille d'Eylau qui ouvre le film sur le Trio de Beethoven. Pour le reste, tout est filmé comme une série télévisée bien budgétée. Depardieu, les gros plans le prouvent, a maintenant les moyens d'avoir les dents impeccables ; pour les mains ce sera... plus tard. On a du mal à imaginer que ce gigantesque ramoneur a pu être l'élégant colonel Chabert. Fanny Ardant, la seule comédienne qui a toujours la bouche en cinémascope même en 16 mm, a la grâce d'une enclume et son second mari, André Dussolier, l'expression d'une tranche de mou. Toute cette médiocrité fait ressortir, si besoin en était, l'intense qualité de jeu de Fabrice Lucchini. Diamant égaré dans la verroterie.

Le mieux : lisez ou relisez Balzac, c'est du gâteau... Saint-Honoré d'Eylau ! □

### La Comédie française au-delà du rideau

On ne sait plus qui a eu l'idée de l'exposition de la Comédie-Française. Mais c'est un tel succès que tout le monde la revendique... C'est une réussite parce que les lieux choisis ne sont pas ceux d'une exposition traditionnelle, la présentation n'obéit à aucune règle et le parti pris est didactique sans être ennuyeux.

La salle de la rue Richelieu

étant fermée pour travaux, ce sont l'entrée d'honneur, le péristyle, l'escalier d'honneur, le grand vestiaire, le pourtour de la corbeille, le foyer du public (dédié à Pierre Dux), la galerie des bustes et la galerie Jacques Charron qui sont envahis harmonieusement par costumes, vaisselles, armes, perruques, postiches de toute nature, chaussures, livres, tableaux, etc. Sans hésitation, amoureux du théâtre ou non, allez rêver devant ces trésors français qui vont du registre de La Grange (à l'état civil "Charles

Varlet", sieur de La Grange), ouvert à la page du malaise de Molière précédant sa mort, à la malle-cabine des tournées utilisée par Maurice Escande. Les comédiens français se sont exilés (à l'Opéra-comique) pour cause de travaux ; c'est merveille de nous rappeler, dans l'attente du retour, le chemin de la maison-mère par ce foisonnant déballage !

De 11h à 19h, sept jours sur sept, jusqu'au 4 décembre 94, 25 F. C'est donné...



# Un jour

29 octobre 1628

## La prise de La Rochelle

**L**es troupes de Louis XIII le Juste investissaient La Rochelle depuis plus de quatorze mois lorsque la ville-sanctuaire de la Vache-à-Colas capitula le 29 octobre 1628. La rébellion était un effet pervers du trop généreux Édut de Nantes. Due à Henri IV, cette ordonnance octroyait aux Huguenots, outre une chambre mi-partie en les Parlements, le droit de posséder un temple dans une commune par baillage, d'ouvrir des écoles, d'occuper des charges publiques, de tenir des assemblées... et leur accordait une centaine de places fortes, dont La Rochelle. "J'ai établi un édit, je veux être obéi", avait signifié Henri IV, glacial, à ceux qu'inquiétait de voir créer une espèce de second Etat à l'intérieur du Royaume. Il fut obéi...

En 1622, La Rochelle claquemura ses portes. Les vaisseaux de Jacques Ier Stuart y transportèrent couleuvrines et mousquets destinés aux Calvinistes de nouveau insurgés contre les Lys. Hélas, la ville était mieux remparée qu'un alcazar maure et les cuirasses du Juste ne purent la saisir.

Venu en août 1627, Monseigneur le cardinal de Richelieu arrêta de prendre lui-même les choses en main : avec les maréchaux de Bassompierre et de Schomberg, il mena, botté, les armées de Louis XIII soumettre la Genève française.

Avant tout, les Royaux expulsèrent les Anglais de l'île de Ré ; ensuite, ils clôturèrent d'une tranchée de trois lieues les accès terrestres de La Rochelle, bloquèrent sa rade d'une gigantesque digue, digue élevée d'après un plan des ingénieurs Thiriot et Mézereau. Deux fois, la flotte de Georges Villiers, duc de Buckingham, intervint ; deux fois, le feu des tubes de Son Eminence l'obligèrent à fuir.

Néanmoins les Rochellois, qu'électrisait la bravoure du maire Jean Guiton, n'abandonnaient point la lutte, multipliaient les tirs à boulets rouges. Beaux et stériles efforts ! La famine eut raison des félons quoique vaillants religionnaires...

Vrai prince chrétien, Louis XIII châtia peu La Rochelle. Il en fit seulement abattre les enceintes et en abrogea les privilèges, "les plus grands d'aucune ville du Royaume".

Jean Silve de Ventavon

# Carnets

par  
Pierre Monnier

Je me garderai de porter le moindre jugement sur les faits et gestes de Gérard Longuet (je suis comme l'ami Ferdinand : l'hallali n'est pas mon fort) mais je comprends mal le choix de Saint-Tropez, cité du "plein-la-vue", du "paraître" et du snobisme... A croire qu'il est difficile d'échapper au "syndrome du parvenu".

Intéressantes, les réactions niçoises à l'entreprise électorale de Jacques Peyrat. Autant que j'en peux juger, le militant, le dévoué, celui qui a fait campagne pendant des années, tracté, collé des affiches, celui-là n'a pas suivi Peyrat... Le clivage se fait entre ceux qui pensent que le succès électoral passe par l'acceptation du chantage à la diabolisation de Le Pen et ceux qui se jugeraient diminués s'ils y cédaient. Pour ma part, électeur à Nice, étranger à toute formation politique, je suis avec Jean-Pierre Gost et Josyane Pastorel, fidèles à Jean-Marie.

On sait que les médias sont chargés de falsifier l'histoire, mais un homme de la culture de Jacques Martin ne devrait pas s'y associer... Dimanche 16 octobre : émission "Le Monde est à vous". Jacques Martin pose à une candidate la question suivante : "A Mers el-Kébir, qui a coulé la flotte française ? Est-ce la flotte italienne ? La flotte allemande ? ou britannique ? La candidate répond : "Italienne". — "Non, dit Martin. C'est la flotte anglaise qui ne voulait pas que la flotte française tombe aux mains des Allemands. C'est d'autant plus intéressant que l'Angleterre devint ensuite l'alliée de la France..." Jacques Martin n'est pas imbécile au point d'ignorer que :

1 - l'Angleterre, incapable de combattre, entraîne la France dans la déclaration de guerre de 1939 (donc un an avant Mers el-Kébir) au nom de leur "alliance" : mille deux cents jeunes morts français, plus de deux millions de prisonniers ;

2 - qu'aux termes des conventions d'armistice, la flotte française n'aurait jamais été livrée à l'Allemagne ;

3 - qu'à Mers el-Kébir 1 200 jeunes Français sans défense ont été massacrés par les Anglais ;

4 - que l'on peut s'interroger sur l'opportunité d'une telle question dans une émission de jeux.

# Rendez à ces Arts

L'enfance au  
Moyen Age

**L**es collections de la BN sont d'une très grande richesse. Et l'on peut, depuis quelques années, y avoir accès sans être "en carte", grâce aux expositions passionnantes qui y sont organisées régulièrement.

Et celles concernant le Moyen Age sont sans doute les plus enrichissantes car elles sont chaque fois non seulement un ravissement esthétique, mais encore l'illustration d'une recherche, d'une étude, qui permet de découvrir cette longue période de notre histoire. Et c'est bien de découverte qu'il s'agit souvent, tant la désinformation a fonctionné à ce sujet, depuis Rabelais, et avec les historiens anticléricaux forcés du XIXe siècle.

De nouveau, l'actuelle exposition consacrée à l'enfance au Moyen Age nous en apprend de bien bonnes ! Non, l'enfant n'était pas considéré comme un petit homme. Oui, ses parents avaient compris, cinq siècles avant Rousseau, qu'il avait sa "psychologie" propre, qu'il était en formation.

Et les 120 pièces - manuscrits enluminés, gravures, tapisseries, objets quotidiens, meubles, jouets — présentés, et pour la plupart méconnus, démontrent que la vie des enfants d'alors était très proche de celle des nôtres.

On leur prodiguait des soins particuliers (biberon), on les faisait jouer, on les instruisait, dans la famille, dans l'Eglise et à l'école. On leur racontait des fables, on leur apprenait des chants... bref, on les élevait, ces enfants du Moyen Age, à peu près comme aujourd'hui, en mieux...

Un seul exemple : le "yupala" qui fut, dit-on, une révolution pour l'apprentissage de la marche lors du "baby-boom" d'après-guerre, on le voit sur une miniature médiévale, avec de petites roulettes. Certes, l'enfant n'est pas représenté dans ses justes proportions — les artistes ne savaient pas encore le faire — mais chaque personnage de la scène figure l'attendrissement nécessaire, même celui en armure !

Nathalie Manceaux

- 58 rue de Richelieu, 75002 Paris ;  
ts les jrs, de 10H à 20H, jusqu'au 15 janvier.



# Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par Daniel Raffard de Brienne

Le 7 octobre 1994

**Q**ue nos frères musulmans habillent leurs filles en pochettes-surprises, voilà qui ne peut qu'ajouter du piment à la loterie du mariage. Et finalement leurs mariages tiennent mieux que ceux de nos filles qui, si j'ose dire, ne sont plus guère qu'en terrain largement découvert et exploré.

C'est pourquoi je ne serais pas, à priori, hostile à l'obstination de ces étudiantes qui veulent aller en classe la tête empaquetée dans un foulard, qui n'est d'ailleurs islamique que par destination. La laïcité pourrait bien s'en accommoder, d'autant plus que, comme chacun sait, elle n'a été inventée par Jules Ferry que pour embêter les catholiques.

Seulement voilà, il y a un hic qui explique l'émotion du Landerneau de la laïcité. On s'est donné le mal d'importer des millions de gens de partout, surtout des musulmans, pour noyer sous leur masse nos "catholiques et français toujours". Du mélange devait sortir le peuple du Nouvel Ordre mondial, sans race, sans racines, sans traditions, sans patrie, sans religion. Et voilà que les musulmans entendent rester musulmans. On ferme bien les églises, mais on ouvre des mosquées.

Le 9 octobre 1994

**J**ustement, on vient d'inaugurer une grande mosquée à Lyon. Sans même fermer la cathédrale. Et tout le monde paraît content. Le pouvoir civil était représenté par un duo comique, Triplepatte-Noir et Patachon-Pasqua. Avec l'œil surnois de Fernandel dans "Topaze", Pasqua a évoqué, de sa voix grasseyante qui fleure bon l'anisette, un Islam bien de chez nous.

L'image me plaît et je vois déjà nos musulmans se rendant à la prière, le béret basque sur la tête et la baguette de pain sous le bras.

Si Millet vivait encore, il retoucherait son Ange-lus : il y mettrait au fond un minaret et, devant, de braves paysans le croupion tendu vers le ciel d'Allah.

Une fausse note, quand même. Le lendemain de l'inauguration, la police de Pasqua a embastillé le trésorier de la mosquée.

Ce brave homme collectionnait les armes de poing. Il avait en outre la fâcheuse habitude, lorsqu'il faisait ses courses, d'entrer dans les devantures des magasins avec sa Pigeot pour y rafler les marchandises sans les payer (et ce n'était pas du Tati).

Que voici un Pasqua.

S'il aurait su, il aurait pas venu.

Le 11 octobre 1994

**N**os alliés américains tiennent toujours en réserve quelques bonnes croisades démocratiques, de préférence faciles et commercialement juteuses. Ils les déclenchent selon les nécessités électorales.

Ce pauvre Clinton, dont la démagogie ne suffit pas à compenser l'épaisse nullité, était tombé si bas dans les sondages qu'il a dû lancer coup sur coup deux de ces croisades pour tenter d'y remonter. A Haïti d'abord, un tout petit pays où il n'y avait rien à glaner mais où les "boys" ne risquaient pas grand chose.

Puis il vient de voler au secours de la démocratie pétrolière des émirs du Koweït que menaçait, a-t-on dit, l'armée irakienne, la troisième du monde, juste entre la milice suisse et la gendarmerie monégasque.

La France ne pouvait que se joindre à une si louable croisade.

La première fois, elle avait envoyé un vieux porte-avions sans avions. Cette fois-ci, restrictions budgétaires obligent, elle s'est bornée à expédier un petit chasseur de sous-marins, sans sous-marins à chasser.

La prochaine, on se contentera d'une chaloupe avec huit rameurs, mais sans rames. □

## Mes bien chers frères

### Quelle époque !

**U**ne jeune fille de mon aumônerie s'est fait violer, il y a plusieurs semaines. Elle avait imprudemment répondu à une annonce de "Paris-Paname" recherchant "Jeune femme de 18-30 ans pour faire ménage et garder enfants". Ah, la malheureuse ! Nous l'avons accompagnée au commissariat, puis à la police judiciaire pour porter plainte (ce qu'il faut toujours faire et le plus rapidement possible). Elle fut interrogée avec beaucoup de tact. Puis une dame de la paroisse l'accompagna à l'Hôtel-Dieu pour les examens légaux. Alors que la jeune fille déposait sa plainte, trois inspecteurs allaient chercher le charmant monsieur. Il est aujourd'hui à Fresnes. Bon travail. J'ai moi-même été convoqué à la PJ pour faire une déposition. "Bonjour mon Père", "Monsieur l'Abbé"... L'accueil fut très courtois, presque religieux. Cinq ou six inspecteurs et inspectrices, visiblement honorés de la présence d'un prêtre, me faisaient vivre un film en relief : machines à écrire, fumée de cigarettes, coups de téléphone, séance d'identification du coupable. Le chef, un costaud grisonnant de 55 ans, fort affable aussi, m'invite à prendre un café dans son bureau. Quand nous fûmes seuls, il me dit : "Chut ! Je vais vous montrer quelque chose !" Il ouvrit un tiroir de son bureau, me montra une sorte de livret dont la couverture était ornée d'un compas et d'autres symboles bizarres. Je compris. Il me dit, à voix basse : "On est du même bord ! Vous et moi, nous sommes des spiritualistes !" Puis, redissimulant le carnet, il poursuivit : "Attention ! Samedi, je marie ma fille à l'église !" De retour à la maison, je me disais : les frontières idéologiques ne passent plus au même endroit ; nous sommes en pleine confusion mentale. Mais, d'un autre côté, cette France est encore chrétienne dans son fond, dans sa mémoire. Il suffirait de peu de chose pour réveiller son catholicisme ; il faudrait seulement des prêtres. Il n'y a pas d'autre avenir. Je demandais à l'un des inspecteurs s'il était croyant. "Oui, me répondit-il. J'ai été au patronage à Marseille, et j'ai bien connu un prêtre qui nous réunissait autour de lui".

Abbé Guy Marie





# La Grande Guerre

## Les héros méconnus de Rozelieures

**L**e 25 août 1914, nous le racontions la décade dernière, le cavalier Marcellin Teissier, jeune Toulonnais, fils d'un premier maître torpilleur en retraite, trouvait une mort glorieuse en chargeant sous la mitraille dans le bois de Zoleau, près de Rozelieures (Meurthe-et-Moselle).

Le récit de ses derniers instants rapporté dans les colonnes du « *Petit Marseillais* » du 22 septembre 1914 par le lieutenant de peloton de Percin qui conduisait l'assaut a incité le secrétaire général de l'Association pour le souvenir de la victoire de Lorraine à nous écrire à propos de cette bataille fort injustement méconnue.

Marcel Durand, dont le père tomba lui aussi à Rozelieures et qui consacra à cet épisode héroïque un bel article dans « *Présent* », apporte ainsi des précisions qui donnent toute son importance et toute sa grandeur au sacrifice des soldats qui y furent immolés.

Le 25 août 1914, en la fête de Saint Louis, les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> Armées françaises commandées respectivement par les généraux Dubail et Castelnau exécutent, à l'issue de trois jours de retraite épuisante, une brusque volte-face. Par un coup d'arrêt victorieux dont les historiens n'ont jamais parlé, elles vont bloquer à hauteur du petit village de Rozelieures, à vingt kilomètres au sud de Nancy, la 6<sup>e</sup> Armée allemande placée sous le commandement du Kronprinz Ruprecht de Bavière et la 7<sup>e</sup> que commandait le général von Heeringen. Ces troupes s'étaient

lancées, à travers la trouée de Charmes, à la poursuite des soldats français qu'elles croyaient en déroute.

Les hommes de Dubail et Castelnau parvinrent à rejeter l'Allemand derrière la Mortagne, un petit affluent de la Meurthe qu'elles avaient franchi dans leur retraite de la veille. « Ce fut, écrit Marcel Durand, un véritable miracle d'héroïsme. » Et jamais ce cours d'eau ne mérita mieux le surnom que lui avaient donné ses riverains : « Rouges-Eaux ».

Jusqu'au 7 septembre, de part et d'autre de la rivière, des milliers d'hommes allaient s'affronter dans une sanglante bataille frontale sur le Grand Couronné.

Nancy en était l'enjeu.

Le 8 septembre, à l'issue de combats acharnés, von Moltke, un véritable mystique de la guerre, invariablement sanglé dans un uniforme bleu nuit sans aucune décoration et qui répétait « la paix perpétuelle n'est qu'un rêve et même pas un beau rêve », dut renier ses dieux et ordonner l'arrêt de toute action offensive sur le front de Lorraine.

Quinze jours plus tôt, ce Nietzsche, adepte de la Christian Science et qui assurait « ne vivre que pour l'art », avait pourtant assuré à son chef d'état-major von Tappen : « Dans six semaines, toute cette histoire-là sera liquidée. »

La puissante offensive française sur la Marne fit mentir von Moltke et sauva Nancy, privant ainsi le Kaiser, qui s'était déplacé tout spécialement, de l'entrée solennelle dont il rêvait dans la Cité des ducs de Lorraine.

Et Marcel Durand, évoquant notre article consacré au « miracle de la Marne », conclut : « Le "coup d'arrêt de Rozelieures" et ses suites avaient brisé la branche Est de la tenaille qui menaçait la droite des armées françaises en retraite vers la Marne et fait perdre à l'ennemi l'initiative des opérations. C'est cela, la vérité historique sur le début de la Grande Guerre.

C'est cela, plus prosaïquement, le "miracle de la Marne" : "Aide-toi, le Ciel t'aidera !" »

Il est tout de même troublant, à quatre-vingts ans de distance, de constater que l'un des événements militaires les plus importants de ce début de guerre ait été immédiatement évoqué dans la presse.

Et ce à travers l'exemple d'un simple combattant, alors même que des dizaines d'autres actions d'éclat restèrent inconnues et que personne, surtout pas les journalistes, ne pouvait mesurer, en septembre 1914, l'importance stratégique considérable de cet affrontement, dans un coin perdu de Meurthe-et-Moselle.

C'est si vrai que même l'ouvrage officiel de l'inspecteur de l'enseignement primaire

A. Lomont préfacé par l'ancien ministre de la Guerre Paul Painlevé, « *La Route de la Victoire* », publié en 1922, ne fait pas mention de Rozelieures, minuscule bourgade de cent cinquante habitants où se joua, voilà quatre-vingts ans, le sort de la France et où tombèrent, parmi tant d'autres, le cavalier Marcellin Teissier et le capitaine d'infanterie Georges Durand.